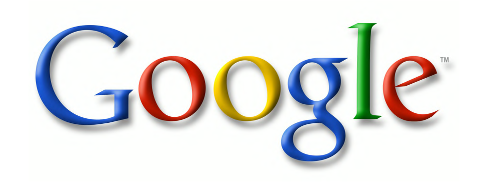



Google



LUDOVICO,

OU

LE FILS D'UN HOMME DE GÉNIE.

T. II.

LUDOVICO,

OU

LE FILS D'UN HOMME DE GÉNIE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

Par Mme la Baronne de MONTOLIEU;

OUVRAGE DÉDIÉ A LA JEUNESSE.

For Know poor Edwin, was no vulgar boy
Deep thongt off s'em'd to fix his infant eye
Dainties he heeded not, nor guade, nor toy
Silent when glad, afectionate though shy.

BEATIE *poem of Minstrel.*

La crainte de l'Eternel est le principe de la science; les insensés méprisent la sagesse et l'instruction. Mon fils, ne rejetez pas les avis de votre mère; ils seront comme une guirlande sur votre tête, comme un collier de perles à votre cou.

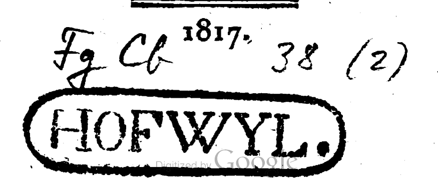
Proverbes de SALOMON.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, No 23.

1817.



DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY,
Cloître Saint-Benoît, nº 4.

LUDOVICO,

OU

LE FILS

D'UN HOMME DE GÉNIE.

CHAPITRE X.

LUDOVICO voulait absolument donner les deux guinées à son père, pour aider à l'équiper. M. Lewis les refusa, et déclara qu'il renoncerait plutôt à sa place que de prendre l'argent de son fils, destiné par le donateur pour l'habiller lui-même. Agnès les mit d'accord avec celui qu'elle avait emprunté du mercier, et fit promettre à son mari que le premier paiement de

ses leçons acquitterait cette dette. Ce qui eut lieu bientôt après. Il plut tellement à Miss Wilson, la maîtresse du pensionnat, que pour se l'assurer plus positivement, elle lui paya son premier quartier d'avance. La fortune semblait enfin lui sourire. M. Higgins ne borna pas ses bons offices à la visite dont on a lu les détails dans le chapitre précédent. A sa recommandation, plusieurs gentilhommes campagnards vinrent visiter l'atelier de M. Lewis, lui achetèrent quelques tableaux et lui en commandèrent d'autres. Au bout de quelques mois, toutes ses dettes furent payées, et sa maison montée comme celle d'un homme aisé. Il prit un joli petit appartement, qu'Agnès meubla avec simplicité, mais avec beaucoup de goût. Désirant extrêmement d'oublier les jours de son humiliation, et sur-

tout de les faire oublier, M. Lewis agréa la proposition que lui fit Agnès, de placer Ludovico dans un Institut. Outre l'avantage de son éducation, il espérait que quelques années efface-raient le souvenir de ce temps qui bles-sait son orgueil, où le fils de M. *Al-fred Lewis*, confondu sur les mar-chés et dans les foires avec les plus *vils* colporteurs, vendait, pour quel-ques sous, ses humbles ouvrages. Agnès, au contraire, regardait ce temps comme la meilleure preuve de la no-blesse de son fils. Cet enfant y avait appris à supporter la pauvreté avec courage et résignation, à tâcher d'en sortir par son travail : cette honorable pauvreté avait jeté dans l'ame de Lu-dovico des semences de vertu qu'il mettrait en pratique dans tout le cours de sa vie; et, sous ce rapport, cette excellente mère la bénissait. Elle dési-

rait de le mettre dans l'école des frères Moraves, à Fulneak ; elle pensait qu'il y serait moins exposé au mépris des écoliers, qu'il y trouverait des protecteurs et des amis qui avaient déjà appris à l'aimer et à l'estimer, et qu'il n'aurait que de bons exemples pour persister dans les principes de religion qu'elle lui avait inspirés.

A sa grande satisfaction, elle vit que son Ludovico, qui était de jour en jour plus attaché à ses parens, qui idolâtrait sa petite sœur, et qui semblait n'exister que dans leur société, entendit sans peine la proposition de le placer à Fulneak, et jouissait d'avance de l'avantage qu'il devait retirer de sa résidence parmi des gens si bons, si honnêtes, et qui l'avaient si bien reçu dans les jours de sa misère. Il y fut admis, et notre jeune ami, aussi heureux à présent qu'il avait été mal-

heureux, passa deux années dans ce paisible séjour de la simplicité, de la piété et d'une sage institution. Il y apprit tout ce qu'il devoit savoir à son âge, sans perdre aucune des utiles leçons du malheur, sans que l'étude et l'éloignement de sa famille altérassent sa sensibilité. Sa santé se fortifia; il grandit, ses joues s'arrondirent et se colorèrent, résultat naturel d'un exercice régulier, d'une bonne nourriture, et d'un travail modéré et suivi. Pendant ce temps, il eut de fréquentes visites de ses parens, et même, la dernière année, de sa petite sœur Constantine, qui accompagnait sa maman et ajoutait beaucoup au bonheur de son tendre frère. Il observait cependant avec peine que, pendant le cours de cette seconde année, madame Lewis avait repris cette pâleur, cet abattement des jours de leur misère.

Ses traits si doux, si charmans, étaient souvent obscurcis par cette nuance de sollicitude et de tristesse qu'il lui voyait autrefois continuellement. Sa présence, il est vrai, la ranimait toujours momentanément; mais il connaissait trop bien cette bonne mère pour ne pas voir qu'elle avait de nouveau quelque sujet de peine. Comme elle ne la confiait pas, il ne voulait pas augmenter son chagrin en lui en demandant la cause. Il était non-seulement l'enfant le plus affectionné, mais aussi le plus sensible et le plus soumis : il sentait qu'il était de son devoir de recevoir les confidences de sa mère avec reconnaissance, et de partager ses peines avec sympathie, mais de ne jamais s'immiscer dans des secrets qu'elle jugeait nécessaire de lui cacher.

Ludovico avait encore un autre

motif de réprimer sa curiosité ; il était actuellement capable de réfléchir sérieusement sur la conduite de son père, et de juger, d'après les observations qu'il entendait faire à d'autres, que tous leurs malheurs passés avaient été causés par son imprudence, et par la puissance exclusive qu'il attribuait *au génie*. Il craignait donc que les nouveaux chagrins de sa mère n'eussent peut-être encore la même cause, et il aimait si tendrement son père, il admirait si hautement ses talens, il compatissait si fort à ses souffrances, et sentait si bien le respect et l'obéissance filiale qu'il lui devait, qu'il ne pouvait supporter de toucher un sujet qui pouvait lui attirer quelque blâme. C'étaient-là les sentimens que sa mère avait tâché sans cesse de lui inspirer. Elle savait bien qu'elle lui était plus chère encore que son père, et par le

rapport de leurs caractères et par l'habitude d'être toujours ensemble ; en lui parlant de ses peines, elle aurait craint de l'aigrir, et ne cessait, au contraire, de relever M. Lewis à ses yeux. Loin de s'en plaindre, elle répétait que c'était uniquement à lui qu'il devait son bonheur actuel, et l'exhortait à bien profiter de ce temps d'instruction pour pouvoir lui être utile et l'aider dans la carrière qu'il avait entreprise. Elle se gardait bien de dire qu'il en était déjà dégoûté. Ainsi, chacun des deux observait, sur ce sujet, qui les intéressait également, un silence dont leur délicatesse et leur affection mutuelle était la seule cause.

Pendant les premiers six mois, M. Lewis avait donné ses leçons avec tant de régularité, et déployé une telle habileté dans son art, que plusieurs

des parens de ses écolières recherchèrent sa connaissance; ils furent si enchantés de lui, que l'offre de maître de dessin dans un institut de jeunes garçons, lui fut fait à des conditions plus avantageuses, et malheureusement aceptées. Nous disons *malheureusement*, par les circonstances qui en furent la suite, car, au premier moment, la sage Agnès elle-même fut charmée que leur revènu fixe fût plus que doublé. Il restait encore à son mari trois jours de liberté par semaine pour peindre chez lui, et elle espérait qu'il en profiterait. Il avait repris pour la peinture une passion augmentée par la contradiction; c'était avec la plus grande difficulté qu'il s'arrachait de son chevalet les jours fixés pour l'école de miss Wilson, et, quand il en eut une de plus à suivre, il se trouva que son temps était entière-

ment absorbé par les préparatifs nécessaires et les modèles à faire pour ses écoliers, quoique sa femme, qui avait fait de grands progrès dans cet art délicieux pendant les premières années de son mariage, l'aidât de tout son pouvoir, et se fût chargée de faire tous les dessins destinés aux plus jeunes écoliers. Malgré cela il ne lui restait plus assez de loisir pour perfectionner des chefs-d'œuvre qui, selon lui, devaient l'immortaliser. Il s'était vu en idée placé dans les siècles futurs sur la liste des peintres les plus célèbres; il se trouvait à présent dans la classe des artistes les plus communs: il ne pouvait le supporter, et de jour en jour ses leçons lui devenaient plus odieuses. Il ne les négligeait pas encore, mais il y allait avec désespoir, ne cessant de se plaindre du sort qui ravalait un génie tel que le sien au

vil métier que le plus simple dessinateur pouvait exercer. Il se méprisait (disait-il sans cesse à sa femme) de sacrifier la gloire de sa renommée et l'orgueil de sa naissance, pour un vil salaire annuel, tandis qu'un seul de ses tableaux devait lui rapporter bien davantage. Au lieu de montrer de l'énergie, de surmonter les difficultés, de ménager son temps, il passait fréquemment les heures qu'il avait de libres à se lamenter de n'en pas avoir davantage. Peu à peu, il commença à manquer tantôt une école tantôt l'autre, puis il s'en faisait des reproches amers, et disait qu'il volait l'argent des parens de ses élèves; la journée se perdait en murmures et en remords, sans que son ouvrage avançât. Enfin, au bout de la seconde année, il déclara qu'il renonçait à sa place de maître de dessin des deux

écoles, parce qu'il sentait qu'il se faisait tort à lui-même et aux autres. Cependant, pour consoler un peu Agnès, qui s'en désolait, il consentit à garder quelques-uns de ses meilleurs écoliers qui venaient prendre leurs leçons chez lui. Telle était l'opinion générale de son talent, et la séduction de ses manières, que quoiqu'il se fût fait des ennemis en quittant ces écoles, il y avait formé des connaissances qui lui furent utiles. Il aurait eu, s'il avait voulu, bon nombre d'écoliers très-lucratifs; mais il ne conserva que ceux qui étaient déjà avancés, et se plaignait toujours plus d'avoir, disait-il, perdu deux ans de sa vie, dans une carrière indigne de lui, à montrer à des enfans à tenir le crayon, ne considérant jamais que c'était par ce moyen qu'il était sorti de la misère la plus complète. M. Lewis avait le mal-

heur de n'exister que pour le moment présent ; son expérience passée ne lui était d'aucun usage, et l'avenir était toujours abandonné à des espérances chimériques, ou quelquefois à un découragement qui le mettait hors d'état de travailler. Sa femme supportait toutes les transitions de son humeur avec une douceur et une patience angélique, ne le contrariant point, parce qu'elle savait bien qu'elle augmenterait le mal, mais cherchant plutôt à l'égayer et à l'encourager dans son travail.

Enfin, il vint à bout de finir un grand tableau dont il attendait sa fortune ; il fit faire un cadre très-beau et très-cher, et l'envoya à grands frais à l'Académie royale de Londres, dans le plein espoir que ses talens, qu'on commençait à connaître et à vanter, perfectionnés par les années, allaient

enfin paraître avec éclat sur la scène du monde, et lui valoir la considération et la récompense qu'ils méritaient. Il attribuait le malheur qui l'avait poursuivi jusqu'alors à son éloignement de la société pour laquelle il était né, à son apparente obscurité, quelquefois, sans pourtant le dire à Agnès, à son imprudent mariage qui avait arrêté l'élan de son génie et l'avait empêché de se faire connaître en le fixant au sein de la famille d'un ministre de campagne. Mais le moment était enfin venu où on allait rendre justice à son mérite transcendant, où on parlerait de lui et de ses productions dans tous les papiers, où son nom se répandrait au loin, et serait pour son fils le plus beau des héritages. Dans tous les siècles, pensait-il, le génie a été souvent méconnu ou persécuté, mais il se relève toujours ;

c'est là son essence et son pouvoir, et il finit par triompher de tous les obstacles. Être regardé comme *un génie*, être admiré, distingué, ou même plaint et condamné, comme tel était son ambition, et ce mot seul avait sur lui une influence magique. Sa femme au contraire avait pris ce mot en horreur, mais elle ne pouvait cependant se défendre d'être encore entrainée par l'éloquence de son mari, et par son talent très-réel. Il ne manquait à M. Lewis qu'une meilleure tête, et elle espérait toujours que l'âge amenerait enfin la sagesse. Il est naturel qu'une femme qui réunit comme Agnès le goût au sentiment, sente de l'orgueil et du plaisir des talens de son mari. Elle était devenue très-bon juge en peinture, et trouvait le dernier tableau de son Alfred si bon, si bien fini, qu'elle en espéra beaucoup.

Aussi chaque jour de courier leur donnait à tous deux une extrême émotion en pensant qu'il en serait sûrement parlé dans les papiers-nouvelles; mais il n'en était pas question. Elle partagea l'inquiétude de son mari, et quand il proposa un voyage à Londres, avec elle, pour aller s'assurer si le tableau était bien arrivé, et s'il était placé à son avantage, elle n'opposa rien à ce plan, que l'inutilité de doubler la dépense du voyage en y allant avec lui; mais elle sentit combien il était naturel qu'il allât s'informer du sort de son ouvrage. Elle l'encouragea donc à partir sans elle, et s'occupa de tous les préparatifs pour cette course, le priant seulement de ne pas la prolonger plus qu'il serait nécessaire et de revenir le plutôt possible, afin que ses écoliers ne perdissent pas trop de temps,

M. Lewis arrive à Londres, et avec un grand battement de cœur il vole à l'Académie, parcourt les salons d'exposition, et découvre enfin son tableau chéri, cet ouvrage précieux auquel il avait travaillé depuis plus d'une année avec tous les trésors de son génie, étudiant sans cesse la nature pour la rendre avec plus de vérité, s'exposant aux ardeurs du soleil, ou bien inondé de pluie, passant des journées entières sans manger, et des nuits sans dormir, à combiner, arranger dans sa tête ce qui pourrait produire un meilleur effet sur la toile. Ce tableau fruit de son enthousiasme, de son imagination, de ses connaissances approfondies de l'art sur lequel reposait son long espoir, dont l'univers devait parler avec admiration, et qui était surtout remarquable par ses effets de lumière, était placé dans un

coin obscur, à un faux jour, si haut que les regards ne pouvaient l'atteindre, et qu'il n'attirait pas plus l'attention que les plus mauvais paysages, ou que la toile sur laquelle il était peint.

Ce malheur très-réel accabla le pauvre Lewis, et il le sentit d'autant plus que c'était le premier malheur qu'il eut jamais éprouvé où il n'y eut point de sa faute. Il le partageait sans doute avec beaucoup d'autres artistes, et son tableau n'était sûrement pas le seul mal placé; mais aucun n'en fut accablé comme lui, parce qu'aucun n'avait autant espéré de son ouvrage et n'y avait mis peut-être autant de zèle. Le dépit s'empara de lui, et sans voir aucun ami, sans parler aux gens chargés de l'exposition, sans s'informer de l'état des arts, sans demander qu'on changeât de place son infortuné





tableau, sans rien faire enfin de tout ce qu'il aurait dû, il retourna subitement à Leeds chercher les consolations de sa femme, et se déchaîner contre une profession où il avait été si cruellement déçu.

Agnès appliqua sur les blessures de son amour-propre le baume de ses douces consolations; elle lui dit qu'il n'avait rien perdu puisque son talent lui restait, qu'il avait à présent trouvé le vrai moyen de le rendre utile à sa famille, en l'employant à enseigner son art aux gens en état de le payer. Elle ajouta que depuis qu'il recevait ses écoliers chez lui, elle croyait avoir saisi sa manière d'enseigner, et qu'elle espérait pouvoir l'aider avec succès. La bonne Agnès s'attendait peu à sa réponse.

Je renonce pour jamais, dit-il avec fermeté, à la peinture, au dessin, à

tout ce qui a trait à cet art que je déteste à présent autant que je l'ai aimé. Si vous avez le moindre désir de me voir tranquille, je vous supplie de ne me parler de rien qui y ait rapport; si je vous vois toucher un crayon ou un pinceau en ma présence, je regarderai cela comme une insulte et une intention de me faire de la peine.

La compatissante femme se tut, et ne voulut pas argumenter avec lui sur une folie qu'elle regarda, dans un caractère tel que celui d'Alfred, comme la suite naturelle d'un sentiment blessé à l'excès; elle voulut laisser passer ce premier moment, sûre que de lui-même il reviendrait bientôt à un art qu'il avait exercé toute sa vie, qu'il aimait passionnément, et qui le faisait vivre. Mais, à son extrême chagrin, son irritation contre la peinture continua, et vint au point, en

dépit des douces remontrances d'Agnès, de lui faire renvoyer tous ses écoliers, et de vendre, pour ce qu'on voulut lui donner, non-seulement ses tableaux, mais tout ce qui tenait matériellement à cet art. Il aurait de même disposé de ses esquisses, si Agnès n'avait pas trouvé le moyen de les soustraire. Il reprit des livres qui lui restaient de la bibliothèque de son père, et recommença avec ardeur l'étude de la mécanique, dans laquelle il fut encouragé par un de ses voisins, dont le fils avait été son écolier, et qui était à la tête d'une immense manufacture. Dans ses entretiens avec M. Lewis, il avait découvert que ce dernier possédait aussi la théorie de cet art, si nécessaire dans une fabrique. Il lui persuada de s'y remettre, et l'assura que le profit qu'il retirerait de nouvelles inventions mécaniques

irait bien au-delà de ce qu'il pouvait attendre de son pinceau.

Le cœur de la pauvre Agnés succombait de chagrin ; elle savait que M. Lewis père s'était ruiné dans cette occupation : son fils, moins habile que lui, n'ayant pas l'habitude de ce genre de travail, ne devait pas mieux y réussir. Il fallait commencer par acheter les outils nécessaires, faire des essais, payer bien cher des ouvriers pour exécuter ce qu'il imaginait, sans être sûr de réussir, elle ne voyait devant elle que la récapitulation de ses peines et de sa misère. Ludovico devait venir passer, chez ses parens, les vacances d'été, elle s'en était fait une fête, mais elle craignait actuellement ou qu'il n'adoptât le nouveau travail de son père, ou qu'il ne condamnât sa versatilité. Elle résolut donc de le laisser à l'école, et ce fut dans la visite qu'elle

lui fit à ce sujet, qu'il s'aperçut de l'abattement et de la tristesse de sa mère, et qu'il s'en inquiéta.

M. Lewis avait déjà eu de ces velléités mécaniques ; comme il avait étudié cette science dans sa première jeunesse, vu travailler son père, et qu'il avait vraiment du talent et de la facilité pour tout ce qu'il entreprenait avec zèle, ses premiers essais réussirent. Il avait presque achevé la construction d'une machine calculée pour améliorer et faciliter la manufacture des draps, et qui diminuait beaucoup la main-d'œuvre, sans cependant la rendre inutile, chose essentielle dans un pays aussi populeux. Elle répondit parfaitement au but, et le gentilhomme qui avait engagé Alfred à se tourner de ce côté triomphait, et disait à madame Lewis que cette invention l'emportait mille fois

sur toutes les peintures du monde. Sans doute il avait raison quant à l'utilité; et comme ce qui était utile plaisait toujours à notre Agnès, elle convint que si son mari pouvait persister dans cet art, tout n'en irait que mieux, et que du moins ses succès ne dépendraient plus de la mode et du luxe. Elle avait repris un peu de courage, d'espérance, lorsque M. Lewis reçut une lettre du secrétaire de l'Académie royale, qui lui mandait de retirer son tableau, l'exhibition étant fermée depuis quelques semaines.

Au dépit, à la colère avec laquelle Alfred rejeta cette lettre, sa femme comprit que le sujet en était pénible. Il sortit en lui disant de la lire, d'y répondre, et de faire ce qu'elle voudrait du tableau; que le mieux serait de le faire jeter au feu, et qu'il ne voulait ni le revoir, ni en entendre parler.

Agnès qui n'était pas de son avis, se rappela qu'une de ses connaissances d'York s'était établie à Londres; cette personne lui avait témoigné assez d'intérêt pour qu'elle pût la réclamer au besoin pour un léger service. Elle lui écrivit, lui raconta en détail la mésaventure de son mari, au sujet de ce tableau, et la pria de le retirer dans sa maison pour quelque temps.

M. Lewis, fier de ses premiers efforts en mécanique, voulut perfectionner encore son industrieuse machine avant qu'elle fût terminée. Il lui vint d'autres idées; et comme elle devenait plus parfaite à chaque nouvelle épreuve; que lui-même faisait (disait-il) d'étonnans progrès dans cet art en l'exerçant, il perfectionnait sans cesse sans rien achever, disant toujours à Agnès que pour assurer sa réputation et sa fortune, il fallait que

sa première mécanique fût un chef-d'œuvre, et qu'il était sûr d'y parvenir. Mais en attendant le temps s'écoulait; il ne tirait aucun argent, et en dépensait beaucoup dans ses essais. De nouvelles dettes furent nécessairement contractées avant que rien fût assez achevé pour demander la récompense qu'on lui avait promise; et la personne qui avait pronostiqué ses succès avec tant d'assurance, commençait à désespérer de leur accomplissement.

Cependant il annonça que, suivant toute apparence, il pourrait dans trois ou quatre jours livrer son admirable machine; madame Lewis tremblait qu'il ne lui vint dans l'esprit quelque perfection de plus, lorsqu'elle reçut de Londres une réponse de l'amie à qui elle avait confié le soin de retirer le tableau, et cette lettre....

ah! qu'elle joie pour Agnès d'avoir à l'apprendre à son mari! cette lettre contenait l'heureuse nouvelle qu'elle avait montré ce tableau à un gentilhomme connu par son goût pour les arts et sa libéralité; qu'il avait déclaré que c'était un des meilleurs paysages qui eut paru depuis long-temps; que l'artiste était un homme plein de génie, et que c'était le plus grand dommage qu'un talent aussi distingué fut enterré dans une petite ville de province. Ce morceau (avait-il ajouté) valait cent guinées au moins. L'amie d'Agnès l'avait pris au mot, et le lui avait offert à ce prix; il l'avait acheté sans balancer, et la lettre contenait des billets de banque pour cette somme. Mais ces billets qui causèrent la plus grande satisfaction à madame Lewis, et la tiraient d'une horrible détresse, ne firent pas autant

de plaisir à son mari que le témoignage de l'acheteur sur son talent et sur son génie. Il posa les billets de banque sans les regarder, lut et relut l'article avec une orgueilleuse joie qui brillait dans ses yeux et animait toute sa contenance : « Je suis donc encore un peintre, disait-il en se promenant dans la chambre avec fierté ; je ne dépendrai plus pour mes ouvrages et ma célébrité d'ouvriers bornés qui ne peuvent saisir mes idées. La nature, la belle nature se reproduira encore avec tous ses charmes sous mon pinceau ; j'irai l'étudier, et la rendre sur la toile comme une création nouvelle ! » et l'heureux Alfred semblait avoir retrouvé la liberté et la vie. « Ah ! quel bonheur, disait-il, de pouvoir abandonner le triste compas, la lime, les vils instrumens mécaniques, de n'être plus l'esclave d'un manufacturier, le

compagnon d'un charpentier, d'un fondeur, etc. etc., de sortir de ce sombre atelier, de ne plus imiter que les œuvres du Tout-Puissant. »

Mais, mon cher Alfred, lui dit Agnès, puisque vous êtes si près d'avoir fini cette belle machine, vous ne voulez sûrement pas l'abandonner! Vous peindrez après autant qu'il vous plaira; mais avant de vous y remettre il faut achever ce que vous avez si bien commencé, ce qu'on attend de vous.

Quelle absurdité! s'écria Lewis; il faudrait que je fusse fou pour perdre un jour de plus dans cette obscure place. N'avez-vous donc pas lu ce qu'a dit ce Monsieur : « que c'est le plus grand dommage qu'un tel artiste soit confiné dans une ville de province. » Il a raison, mille fois raison; Londres est le seul séjour où un ar-

tiste distingué puisse être connu. J'ai été trop long-temps claquemuré parmi des ignorans, des gens qui ne se doutent pas de ce que c'est que le génie. Nous allons partir incessamment : allez, ma chère Agnès, chercher votre fils, et qu'après demain au plus tard tout soit prêt pour notre départ ; quant à la machine, je laisserai mes directions. Au point où elle en est, le plus commun charpentier peut la finir comme moi.

Avec plus d'un soupir la docile Agnès obéit à l'impétueuse volonté de son mari ; elle était charmée cependant de son bonheur et de lui voir reprendre sa passion pour son premier état, celui où il était le plus sûr de réussir. Tous les essais de mécanique l'en avaient un peu dégoûtée, et le succès et la vente de son tableau l'avaient de nouveau encouragée pour la pein-

ture, pour laquelle elle avait un goût naturel et assez de talent. Alfred pouvait peindre à côté d'elle, aidé par elle, au lieu que la mécanique les séparait toute la journée, et n'y entendant rien, elle ne pouvait pas même en parler avec lui. D'après la lettre de son amie, elle pensait aussi qu'il était probable que les talens de son mari seraient mieux appréciés et plus récompensés dans la métropole; elle n'était donc pas fâchée d'y aller; mais elle aurait voulu qu'avant de s'embarquer dans une nouvelle entreprise, il eût au moins terminé celle qui l'occupait depuis tant de mois, et qu'il en eût reçu les émolumens. Il aurait pu alors, après avoir payé toutes ses dettes, emporter une somme d'argent qui pût les faire vivre à Londres quelques mois sans être dans la nécessité de dépendre absolument d'un état

précaire, et de dégrader son nom et son art en peignant pour gagner journellement sa vie. Agnès était la raison même; mais, hélas! le poison de la flatterie avait coulé son venin dans l'oreille de son mari; il ne pouvait plus entendre la douce voix de la sagesse et de l'amour. Il appela en hâte ses créanciers, les paya avec les billets qu'il avait reçus, manda un charpentier du voisinage qu'il avait employé pour sa machine, et lui vendit, pour quelques pièces, cet ouvrage auquel il avait employé six mois, et qui dans peu de jours, s'il avait voulu l'achever, lui en aurait procurer dix fois plus. Pendant qu'Agnès faisait ses paquets, il alla à Fullneak retirer Ludovico de son école, que le jeune homme quitta avec un grand regret; et le lendemain il se mit en route avec sa famille au plus fort de l'hiver, sans

protection, sans ouvrage assuré, n'ayant plus même un seul tableau à vendre, et ne possédant au monde que dix guinées en outre des frais du voyage.

En arrivant ils allèrent d'abord chez l'amie qui avait vendu leur tableau, elle était partie pour Poalth où elle devait passer tout l'hiver. M. Lewis s'informa du gentilhomme qui avait acheté son ouvrage, et qui prisait si fort son talent ; il était allé résider dans sa terre en Irlande, et il avait emporté son emplète comme un morceau très-précieux pour embellir sa demeure : ce seul mot, dit par quelqu'un de très-indifférent, le consola de tous ses contre-temps. Il était encore dans le charme des éloges et persuadé que dès qu'on verrait un de ses ouvrages, tous les amateurs s'empresseraient d'en acheter ; tous ses malheurs (selon lui) venaient seulement d'avoir ha-

bité la province, et de ce que son tableau avait été mal placé. A présent à l'abri de ces deux inconvéniens, il était indubitable qu'il allait s'enrichir en peu de temps.

Agnès était moins confiante; elle voyait son mari perdu dans l'immensité d'une capitale, sans aucune connaissance, sans avis pour le diriger, sans patron pour l'encourager, sans avoir même une peinture à montrer, sans aucun objet matériel pour en faire d'autres, et presque sans argent pour se les procurer. Dans son accès de dépit contre la peinture, il avait tout vendu, et presque pour rien, et il fallait se repourvoir de tout dans une ville où tout se vend au poids de l'or. Plusieurs petits tableaux finis, d'autres prêts à l'être, et dont la vente lui aurait donné le temps d'en faire de nouveaux: tout avait été sacrifié à son

dégoût momentané pour un travail qui plus que tout autre demande non-seulement une infatigable activité et une patience à toute épreuve, mais aussi une volonté ferme qui ne cède pas à la moindre contrariété. M. Lewis se trouvait au milieu de Londres comme un marinier au milieu de l'Océan sans compas ni boussole; mais son exaltation le soutenait encore. Il acheta promptement des couleurs, des pinceaux, un chevalet, des châssis; presque tout l'argent qui lui restait y fut employé, et il n'avait pas encore de logement où se placer avec tout cet attirail de peinture. Mais Agnès y avait pourvu : pendant qu'il faisait ses emplètes avec son fils, elle avait cherché une chambre et un cabinet où il y eut un bon jour pour peindre; c'était tout ce qu'elle demandait. Elle s'informa en même temps d'un mar-

chand gantier, résolue à recommencer ce travail où elle était devenue très-habile, et qui lui offrait un petit gain journalier, modique il est vrai, mais assuré. Elle trouva le tout réuni dans la même maison, et calcula qu'avec un travail assidu elle pourrait payer ce petit appartement qu'elle loua par semaine. Le propriétaire charmé d'avoir sous son toit une aussi parfaite ouvrière, lui promit de ne pas la laisser manquer d'ouvrage. Mais son mari ne pouvait se mettre au sien; depuis long-temps occupé d'autre chose, ayant rejeté toute idée relative à son art, il ne s'en présentait plus à son imagination; la saison ne permettait pas d'en aller chercher dans la campagne. Un abattement aussi funeste que l'exaltation s'était emparé de ses facultés. Assis devant sa toile il ne trouvait rien à y placer, quand son Agnès, qui ve-

nait de débaler ses effets, arriva près de lui avec le précieux rouleau de ses meilleures esquisses, qu'elle avait, comme on le sait, sauvé du naufrage, et qui furent pour lui la manne dans le désert. Elle avait aussi mis à part sa palette et quelques-unes de ses couleurs les plus précieuses. Ludovico s'empressa de l'aider en tout ce qui était en son pouvoir; il garnit la palette, plaça près de son père, comme il savait qu'il en avait l'habitude, tout ce dont il avait besoin. Ainsi entouré et secondé par tout ce qu'il aimait au monde, Lewis sentit son espoir renaître et son courage se ranimer. « Je suis inspiré par mon génie, » s'écria-t-il avec feu; et, faisant un choix parmi ses dessins, il travailla avec un zèle extrême, et fit en très-peu de temps deux petits tableaux délicieux des lacs du Cumberland qui dans ce moment-

là étaient en grande réputation, et dont la vue rappelant à la pauvre Agnès tant de jours heureux, lui fit répandre des larmes à la fois douces et amères.

CHAPITRE XI.

M. Lewis désirait d'obtenir le suffrage de quelques artistes, pour ses deux tableaux ; il se présenta chez plusieurs peintres, qu'il avait eu l'occasion de rencontrer avant son mariage, et chez, d'autres dont le nom avait assez de célébrité pour qu'il fussent considérés comme les patrons de ceux qui cultivent les beaux arts. Il fut reçu par les premiers avec froideur, comme un homme que sa longue absence avait fait oublier, ou comme un compétiteur redoutable qu'on était charmé d'éloigner; par les seconds avec plus d'urbanité, mais pas avec assez d'intérêt pour encourager un esprit aussi fier à se mettre sous leur

protection. Il revint chez lui dégoûté, oppressé par le chagrin, et ne sachant comment disposer de ses peintures, dont le cadre lui coûtait les deux tiers de tout ce qu'il possédait.

Dans l'espace de peu de jours la nécessité l'obligea à les vendre à un brocanteur de tableaux, qui, prenant avantage de sa situation, les obtint pour deux guinées pièce, et l'engagea à en faire plusieurs autres au même prix pour lesquels il lui avança de l'argent. Ainsi, l'imprudent et malheureux Lewis se mit à la merci de cet homme. Au lieu de faire un nouvel effort pour attirer l'attention du public, en peignant encore un grand tableau pour l'Académie, à présent qu'il pouvait veiller lui-même à ce qu'il fût bien placé, il se trouvait aux gages d'un être méprisable, qui lui volait son temps et sa peine, restreignait son

talent, lui faisait perdre dans l'obscurité son nom et sa réputation, et complétait sa ruine. Ludovico le sentait et se rappelant les bons conseils de M. Higgins, il se creusait l'esprit pour trouver les moyens de délivrer son père de ce second esclavage, péndant que sa mère cousait sans cesse des gants pour acquitter son loyer. Ludovico se remit à dessiner ; Agnès l'aidait dès qu'elle avait un instant. Tous les deux avaient faits des progrès ; et Ludovico continua le genre dans lequel il avait d'abord réussi. Il peignit des enfans dans leurs jeux, dans leurs différentes attitudes ; sa sœur lui servait toujours de modèle pour les petites filles, et il dessinait les jeux des petits garçons d'après les doux souvenirs de l'institut de Fulneak. Il variait ses petits tableaux avec beaucoup d'intelligence et d'imagination, et il

trouva un marchand, qui tenait une boutique de ce genre, et qui lui acheta et lui paya comptant tout ce qu'il lui apportait. Il parvint ainsi à n'être du moins pas à charge à ses parens, et à se procurer sa subsistance; mais à Londres où tout est si cher, il ne put faire davantage malgré son assiduité au travail, qu'il ne quittait que pour porter ses dessins à son marchand, et les tableaux de son père à M. Sinister, le brocanteur.

Dans ces courses, il fut remarqué par deux particuliers, frappés de la grâce et de l'aisance de ses manières, ainsi que de la noblesse et de l'intelligence de sa physionomie, qui contrastait singulièrement avec l'apparence de pauvreté qui n'était que trop visible dans ses vêtemens usés, mais aussi propres qu'il était possible. Il avait aussi perdu l'air de santé qui

avait tant réjoui sa bonne mère lorsqu'il était revenu de l'école, mais pour ces Messieurs, il n'en était que plus intéressant. Attirés par la curiosité, ils entrèrent avec lui chez le marchand à qui il vendait ses dessins; et sa modestie, son talent, son bon sens ne les enchantèrent pas moins que son aimable figure. Ils le questionnèrent, et en apprenant qu'il était le fils d'un peintre de paysages, ils se firent conduire dans l'atelier de son père. S'ils avaient trouvé sur le chevalet, une de de ses belles productions, ils l'auraient peut-être achetée, ou du moins ils auraient parlé à leurs connaissances de cet habile artiste, et lui auraient fait une réputation; mais ils ne virent chez lui que les petits tableaux vendus d'avance à Sinisten, à deux guinées pièce, et peints avec assez de négligence, ce qui ne leur donna pas grande

idée de ses talens. Cependant un de ces Messieurs, y revint encore; c'est lui que nous avons vu au début de ce livre, prédisant à Mad. Lewis que son fils aurait du génie; et scandalisé du chagrin que cette prédiction causait à la mère de cet enfant, il sortit ainsi que nous l'avons vu, le plaignant sincèrement. Peu de jours après cette visite, il le rencontra à Helborn, arrêté devant une échope de libraire ambulant, examinant les livres, et il l'aborda.

Ah! c'est vous, mon petit dessinateur, lui dit-il; aimez-vous aussi la lecture? Oui, Monsieur, dit Ludovico en rougissant, je l'aime beaucoup lorsque j'ai du temps et des livres.

Est-ce qu'il y aurait là quelques livres qui vous plairaient? choisissez, mon petit ami, je vous en ferai présent. Les yeux de Ludovico brillèrent de plaisir; il venait de feuilleter une jolie

édition des poésies de Collins, et sans oser répondre, il passa la main dessus

Allons, dit le gentilhomme, c'est celui-là que vous voulez; je vous le donne de tout mon cœur : voyons ce que c'est. Ah ! c'est Collins, dit-il, en ouvrant le volume; vous aimez la poésie à ce qu'il me paraît ?

Oui Monsieur, répondit Ludovico, mais j'en lis bien rarement.

Vous employez mieux votre temps, sans doute; il y a, en effet, beaucoup de lectures plus utiles; mais c'est un délassement agréable. Quelles poésies avez-vous lues ?

Ludovico hésita un moment, puis il dit : le poëme de Constantin-le-Grand.

Vous êtes plus savant que moi, mon petit ami; non-seulement je n'ai jamais lu ce poëme, mais j'ignorais son existence.

Mon père ne l'a pas encore publié, Monsieur.

Votre père! est-ce donc lui.. Votre père est-il donc poëte et peintre à la fois? Au reste la chose est possible; les beaux arts se tiennent par la main; chacun exerce l'imagination de différentes manières. Venez mon enfant, entrons dans ce café, et si vous avez retenu par cœur quelques vers du poëme de votre père, vous me ferez plaisir de les réciter.

Ludovico le suivit, et avec une voix d'abord un peu tremblante, mais agréable, et une parfaite justesse d'expression, il récita le début du poëme de son père sans manquer un seul mot; et il informa le gentilhomme avec précision et clarté de ce que contenait l'argument du premier chant.

M. H. en fut très-content. Bien! répéta-t-il plusieurs fois; tout ce que

j'ai à vous dire, mon jeune ami, c'est que si votre père a composé ce poëme et que sa suite ressemble à ce que vous venez de me réciter, c'est une honte qu'il ne le publie pas. Dites-lui cela de ma part, et vous pouvez ajouter que je m'engage pour moi-même et pour mes amis à en prendre vingt exemplaires, dès qu'il le fera imprimer.

Ludovico partit sur les ailes de la joie pour répéter ce message à son père. A sa grande mortification il fut écouté non-seulement sans plaisir, mais avec un mélange de peine qui était empreint sur les traits de M. Lewis. Comment est-il arrivé, ma chère Agnès, dit-il à sa femme, que vous ayez donné ce mauvais poëme à lire à cet enfant ? je ne l'ai pas revu depuis sept ans, et je croyais que vous l'aviez brûlé. J'ai entendu dire, lui répondit Agnès en souriant, que tout homme

sage qui écrit un ouvrage, le laisse de côté précisément pendant sept années, et au bout de ce temps-là, le relit avec plus de calme, et le corrige. Je suppose, mon cher, que vous voulez faire de même. J'ai eu dernièrement un grand plaisir à l'entendre lire à Ludovico; je suis persuadée que loin d'être, comme vous le dites, un *mauvais poëme*, il mérite que vous y mettiez tous vos soins et que vous le fassiez imprimer. On publie tous les jours des ouvrages très-inférieurs, même à ce qu'il est à présent, et vous pouvez encore le perfectionner beaucoup en le revoyant. M. Lewis secoua la tête, haussa les épaules, et répondit avec humeur : ne m'eu parlez plus. J'en ai jugé comme vous une fois; c'était prévention d'auteur, sans doute, puisqu'on ne voulut pas l'imprimer à York. Agnès et Ludovico se turent, mais ce

dernier en ayant lu deux ou trois jours après, quelques vers à sa mère, en présence de M. Lewis, celui-ci fut frappé de leur beauté. Il saisit avec vivacité le manuscrit si long-temps négligé, en déclama lui-même avec feu plusieurs morceaux, et il en fut si content qu'il reprit sa fureur poétique toute aussi vive que lorsqu'il l'avait composé. Tout son temps fut employé à le relire, à le corriger, et tout celui de Ludovico à le copier à mesure. Comme son père corrigeait sans cesse, le pauvre garçon était obligé de recommencer aussi sans cesse ses copies. Agnès, et même la petite Constantine, qui travaillait déjà avec sa mère, laissèrent leur ouvrage pour aider à copier; mais en même temps Agnès fut obligée aussi de demander crédit pour son loyer, et même pour la plus grande partie de sa nourriture. Ils dé-

pensaient à Londres plus du double qu'à la campagne, en vivant avec plus de frugalité. Leur travail n'était pas beaucoup plus payé, et celui de Ludovico et le sien étaient arrêtés par cette occupation.

A la fin l'important ouvrage fut fini, et le pauvre Lewis sentit encore le délice d'avoir produit et perfectionné quelque chose qui le rendrait célèbre et qui méritait de passer à la postérité. Mais quoique persuadé de ses moyens et complètement convaincu de l'inspiration de son génie, il éprouvait dans cette occasion une extrême répugnance à publier cet ouvrage, à s'embarquer dans la carrière littéraire, à s'exposer aux jugemens du public; réalisant ce qu'un écrivain français a dit sur les Anglais, *qu'ils sont honteux des ouvrages qui leur font le plus d'honneur*. Lorsqu'il avait composé

son poëme, il était alors dans l'intention de le publier immédiatement; mais les refus du libraire l'avaient découragé; puis les années en purifiant son goût et développant ses connaissances, l'avaient rendu plus sévère et plus pénétré des difficultés de faire un bon poëme, ce qui est dit-on le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Il devint plus sensible aux imperfections du sien; et nonobstant le plaisir qu'il ressentait en lisant les plus beaux morceaux de son ouvrage, et la justice qu'il ne pouvait s'empêcher de se rendre en se comparant à d'autres poëtes, toutes les sollicitations de sa femme et de son fils ne purent obtenir de lui de le faire paraître, jusqu'à ce qu'il y fut forcé par la nécessité. *Sa pauvreté mais non sa volonté* donna le consentement sollicité avec tant d'instance; il livra son manuscrit. Mais telle était sa ti-

midité, ou plutôt sa fausse honte, qu'il exigea que ce fût sa femme qui allât l'offrir aux libraires.

Madame Lewis avait le goût et le tact trop sûr pour ne pas être capable de bien juger du mérite de la poésie, et convaincue de la beauté de l'ouvrage qui lui était confié, elle se décida à ne l'offrir qu'aux libraires de la plus haute réputation, ne se doutant pas qu'aucune autre recommandation que celle de l'ouvrage même, fût nécessaire. Elle partit avec Ludovico pour les quartiers de la ville très-éloignés de leur demeure, où il se trouvait de grands magasins de librairie. Elle entra dans celui qui avait le plus d'apparence, et présenta timidement son manuscrit au chef de la maison, qui, par son costume, sa hauteur, sa dignité, avait plutôt l'air d'un pair du royaume, que d'un libraire. Sans

daigner même l'ouvrir, il le lui rendit avec un dédain et un refus qui lui donnèrent peu d'espoir de réussir mieux ailleurs. Mais stimulée par sa détresse, et dirigée par un des commis, elle alla dans un magasin, dans Bond-street, où du moins elle fut reçue poliment par le propriétaire; mais malheureusement celui-là ne publiait pas de poésies. Il en témoigna du regret et lui recommanda un de ses confrères dans Fleet-street, connaisseur en poésie, et qui s'en chargeait de préférence. Elle y alla et fut bien reçue par les commis qui la firent asseoir; elle informa le principal de l'affaire qui l'amenait. Il fit avertir son patron monsieur N....., qui ne tarda pas à paraître, prit avec empressement le manuscrit, et le feuilleta comme un homme accoutumé à juger promptement du mérite d'un ouvrage. Il parut

très-satisfait. Agnès qui ne le perdait pas de vue commençait à prendre de l'espérance en voyant sur sa physionomie des signes d'une approbation décidée et même de surprise. Au bout d'un quart d'heure il s'écria : Voilà certainement un très-beau poëme, Madame ! et si beau que je regrette excessivement qu'il ne soit pas en mon pouvoir de l'acheter, ayant déjà plus d'ouvrages à imprimer que je n'en puis entreprendre ; c'est avec un vrai chagrin que je cède celui-ci à d'autres libraires.

Agnès le remercia en soupirant, et s'aventura de lui demander à qui elle pouvait s'adresser. Chez Tomson, Madame, lui dit-il avec empressement ; M. Tomson a non-seulement un très-grand crédit et une très-bonne maison, mais il est aussi très-bon juge, et il sentira tout le mérite de cet ouvrage.

Pleine d'espoir et d'une tendre fierté que lui inspirait le talent de son Alfred, elle alla chez M. Tomson. Heureusement il était chez lui, et après l'avoir attendu une demi-heure dans son magasin, elle fut conduite par un de ses commis dans le comptoir du maître, toujours accompagnée de son fils. Il lui demanda brièvement ce qui l'amenait. N'ayant pas de temps à perdre en paroles elle présenta son manuscrit en disant de quelle manière favorable il avait été jugé par monsieur N..... M. Tomson fronça le sourcil : Je me doute, dit-il, que N. n'aurait eu garde de me l'envoyer s'il l'avait trouvé aussi bon que vous le dites; cependant je verrai. Moi, je ne juge pas un poëme dans un quart d'heure : laissez-moi votre manuscrit et votre adresse.

Agnès donna l'un et l'autre. Ludovico, avec plus de prévoyance que sa

mère, dit au libraire, qu'il reviendrait dans deux jours chercher la réponse. Il n'est pas besoin de revenir, jeune homme, répondit-il; quand j'aurai examiné l'ouvrage avec soin, j'écrirai quelques lignes à votre père pour lui faire mes propositions: ils sortirent.

Je pense, maman, dit Ludovico, que vendre des livres pour sa subsistance, c'est comme pêcher à la ligne pour son amusement. Les poissons ne mordent pas à la meilleure amorce, et on y perd son temps et ses peines. Dieu me préserve et du plaisir de pêcher et de la nécessité d'écrire. *Amen*, mon enfant, dit Agnès; mais cependant le poëme de ton père n'est pas l'ouvrage d'un auteur famélique, il est très-beau; et si M. Tomson est aussi bon juge qu'on le dit, il l'achètera sûrement.

Hélas! La pauvre Agnès était dans l'erreur. Un bon ouvrage sans prô-

neur, sans protecteur, est presque sans valeur. Après plusieurs fatigans voyages du bon petit Ludovico, d'un bout de Londres à l'autre, dans l'espoir que M. Tomson garderait le poëme, ce dernier le lui rendit en lui disant qu'il n'avait pas eu le temps de le lire; que lorsqu'il pourrait l'examiner à loisir il le ferait chercher; que les poésies n'avaient pas un débit prompt et assuré, à moins qu'elles ne fussent d'auteurs très-connus, et qu'il ne se souciait pas d'être le premier à faire connaître au public M. Alfred Lewis et ses poésies. Au moment où Ludovico rentrait chez son père, le cœur oppressé de cette mauvaise nouvelle, il le trouva électrisé par une visite qu'il venait de recevoir du gentilhomme à qui Ludovico avait récité quelques vers du poëme, et qui avait engagé M. Lewis à le publier. Il était venu pour s'infor-

mer si M. Lewis s'y était décidé, et lui avait parlé de son poëme avec tant d'éloges, qu'Alfred fut enchanté de voir revenir son ouvrage, et qu'il déclara à sa femme et à son fils qu'il voulait immédiatement le publier lui-même à ses frais, et gagner tout ce que ces avides et ennuyeux libraires auraient gagné en le vendant.

Quoique madame Lewis fût convaincue de l'excellence de l'ouvrage de son mari, elle tremblait à la pensée d'une dette à l'imprimeur. Mais comme son époux, avec sa vivacité accoutumée, s'était décidé à cette entreprise, et qu'elle pouvait en effet être avantageuse, elle se tut, et courut de nouveau avec son fils chercher l'imprimeur le plus accommodant et le moins cher. Après plusieurs recherches ils en trouvèrent un dont les propositions leur parurent très-raisonna-

bles, à cela près qu'il exigeait qu'on lui fît l'avance de la moitié du prix qu'il demandait. M. Lewis était bien loin de posséder une pareille somme. Mais son désir de voir son poëme imprimé le plutôt possible, était si vif, que quoiqu'il n'eût pas l'habitude de peindre la figure, et aucun goût pour cette branche de son art, il entreprit le portrait d'un gentilhomme qui s'était adressé à lui, y travailla sans relâche, et vint à bout d'y réussir; ce qui lui valut quelque argent. Mais n'en ayant pas encore assez, il surmonta sa répugnance et sa timidité, et il eut de nouveau recours à son insidieux ami le brocanteur de tableaux, dont il s'était délivré à la grande joie de son fils. Mais cette joie fut de courte durée. Le rusé Sinister prenant avantage du besoin que le peintre avait de trouver de l'argent, fâché de le voir employé

par un gentilhomme qui le payait libéralement, et craignant qu'il ne se vouât aux portraits, pour lesquels il n'avait pas besoin de son secours, lui offrit de lui avancer encore une somme, sous la condition expresse que, pendant six mois, il ne travaillerait pour aucune autre personne que lui. En vain Ludovico supplia son père en versant des larmes, de ne plus se mettre sous la dépendance de cet homme rapace, qui ne cherchait qu'à gagner sur lui et à le déprécier. M. Lewis ne voulut rien entendre, trop heureux d'avoir de l'argent à donner à son imprimeur. Il dit à son fils qu'il consentait de grand cœur à peindre pendant six mois encore pour Sinister et pour son poëme, et qu'il lui était égal d'altérer sa réputation de grand peintre, pour acquérir celle de grand poëte, qui le rendrait encore plus illustre, etc. etc.

De ce fatal moment, tout ce qui allait mal dans les affaires du pauvre Lewis alla cent fois plus mal encore. Avant que les six mois de son engagement avec Sinister fussent expirés, son poëme fut imprimé, et l'imprimeur demanda son entier paiement. Mais hélas! Lewis et sa femme s'apperçurent trop tard que dans leur ignorance de ce genre de marchés, ils n'avaient rien spécifié, ni pour le papier ni pour l'impression; et que le poëme était si mal imprimé, en si petits caractères, avec si peu de marges, dans un format si désagréable, que chaque libraire à qui il fut offert, se récria sur sa chétive apparence, et assura que les exemplaires resteraient sur les tablettes de leur magasin, sans que personne voulût les acheter. M. Lewis lui-même, grand amateur de tout ce qui était élégant et bien fait, et qui n'aimait à lire

que de belles éditions, trouva celle-là si mauvaise et si rebutante, que sa prévention paternelle ne put aller au point de supposer qu'elle attirerait l'attention du public, à moins que le mérite intrinséque de l'ouvrage ne fût généralement connu, ou du moins affirmé par les arbitres du goût, dont l'opinion, soit qu'on l'adopte ou qu'on la rejette, donne de la publicité et du relief à un ouvrage. Comme M. Lewis était entièrement ignorant sur la routine générale des affaires, et dédaignait tout moyen qui pouvait blesser son indépendance, ou ressemblait à de la crainte, il n'avait pas même prié l'admirateur de son poëme, de le prôner et de le protéger; il ne s'était pas informé de sa demeure; il n'aurait su où lui envoyer un exemplaire, et ne l'aurait pas osé tel qu'il était imprimé. L'ouvrier qui s'en était chargé répondit à ses plaintes, qu'on

ne lui avait rien prescrit là-dessus, et qu'il lui avait paru que tout ce qu'on exigeait, était le bon marché. M. Lewis ni sa femme n'avaient pensé qu'un poëme demande sur-tout à être imprimé avec élégance, vu la classe des lecteurs auxquels il est destiné. Alfred commençait à sentir qu'il avait très-mal conduit toute cette affaire. L'humiliation et le chagrin le jetèrent dans une sombre mélancolie. Il laissa à sa femme le soin de disposer du mieux qu'elle pourrait de cette malheureuse édition, désirant seulement de n'en plus revoir un seul exemplaire, et que rien ne pût la lui rappeler, protestant que de sa vie, rien ne pourrait l'engager à composer quoi que ce fût.

Cette résolution était aussi téméraire, aussi imprudente que celle qu'il avait prise une fois de ne plus tenir

de pinceau. Quoique les libraires eussent refusé d'acheter son poëme pour leur compte, ils avaient consenti, comme une faveur, d'en laisser quelques exemplaires sur leurs tablettes. Plusieurs le lurent, et furent surpris et charmés de la variété des belles images, des sentimens sublimes, des descriptions vraiment pittoresques, et du bon goût classique joint à tout le feu d'une imagination poétique qui distinguaient cet ouvrage. Ils furent convaincus que l'auteur, une fois connu, deviendrait un poëte favori du public, lorsque ses ouvrages seraient présentés sous une forme plus séduisante. On lui fit des propositions à cet égard; mais il les reçut avec une extrême froideur et même avec dégoût: et sans considérer que son ouvrage encore inconnu ne pouvait pas être condamné, il prit le ton et la manière

d'un auteur maltraité et critiqué injustement, qui se venge par le dédain et le mépris.

Le bon Ludovico au désespoir du profond chagrin de son père, de l'aigreur qui s'était emparée de son esprit contre tout le genre humain, et du découragement qui en était la suite, cherchait tous les moyens possibles de le calmer et d'adoucir son caractère irritable, en lui témoignant plus que jamais sa tendresse filiale et respectueuse. Sans avoir raisonné là-dessus, un instinct de vraie sensibilité conduisait cet enfant. Il sentait que lorsque son pauvre père se croyait maltraité et repoussé, s'il éprouvait un redoublement d'affection et d'estime autour de lui, il devait en ressentir quelque consolation. Sa mère lui sut gré de ce bon sentiment, et trouva plus que jamais une extrême difficulté

à éclairer son jugement sans affaiblir son respect et son amour pour celui qui lui avait donné la vie, à lui faire sentir combien les talens les plus supérieurs sont inutiles pour le bonheur, lorsqu'ils ne sont pas dirigés par la sagesse et la raison, et que c'était là ce qui avait produit le mal que son cœur était appelé à plaindre et à partager, et son industrie et sa bonne conduite, à réparer. Ah ! quelle cruelle tâche pour cette bonne mère et cette tendre épouse, qui ne s'était jamais écartée de la stricte ligne de ses devoirs ; qui, dans chaque situation douloureuse, chaque alternative de chagrin ou de misère, avait toujours trouvé dans son cœur, de l'activité pour subvenir à la détresse, de la force d'esprit pour la soutenir, de la patience pour l'endurer, de l'amour pour l'adoucir ; qui joignait la fer-

meté et le courage à la douceur, et l'obéissance! Humble et reconnaissante dans ses courts momens de bonheur, soumise et résignée dans l'adversité, un seul regard sur son Ludovico, sur sa Constantine, la consolait de toutes ses peines, et la ramenait aux sentimens de la plus tendre affection pour le père de ces enfans chéris, si malheureux lui-même par des défauts qui tenaient à ses qualités, et ne pouvaient les ternir aux yeux de son Agnès.

CHAPITRE XII.

Quand le brocanteur de tableaux, M. Sinister, apprit que M. Lewis devait une forte somme à son imprimeur, il n'en devint que plus pressant pour faire exécuter au peintre l'arrangement fait avec lui; et quand les six mois furent expirés, Sinister redevait à peine dix pièces au malheureux artiste, qui en devait au moins le double à l'imprimeur, sans parler d'autres petites dettes contractées pour son existence et celle de sa famille, d'autant plus qu'ils n'avaient rien gagné ni les uns ni les autres pendant qu'il corrigeait son poëme, et le faisait copier. On peut facilement supposer qu'un *désapointement* tel

que celui qu'il avait éprouvé, devait avoir affecté cruellement un esprit sujet à se laisser aller à toutes les impulsions. Sa santé en avait souffert autant que son moral. Il était faible, abattu, hors d'état de se remettre à l'ouvrage ; et il prit insensiblement l'habitude d'aller passer plusieurs heures de la journée dans un café voisin, mais non pour boire ou pour jouer, il n'aimait ni l'un ni l'autre. Sa délicatesse naturelle, un vif sentiment de ses devoirs le préservaient de ce danger qu'Agnès ne redoutait pas pour lui. Elle était plutôt bien aise que dans son état de faiblesse, il eût occasion de boire de temps en temps un verre de vin, car il n'en paraissait jamais sur leur table. Mais M. Lewis ne savait pas se tenir dans un juste milieu ; il usa et il abusa tellement de la permission, qu'il passait ses journées en-

tières au café, et n'en sortait pas toujours aussi à jeun qu'il y était entré. Alors pour la première fois de sa vie, sa soumise compagne se permit de tendres remontrances sur la double crainte qu'il ne prît peu à peu la pernicieuse habitude de s'enivrer, et plus sûrement encore celle de l'oisiveté. Elle lui parla, à dessein, devant Ludovico. Cet enfant aimait tellement son père, qu'il aurait pu facilement être entraîné à le suivre et à l'imiter, et les douces représentations d'Agnès pouvaient le retenir. La sensibilité de Ludovico la seconda mieux qu'elle ne l'avait espéré. Il se jeta en pleurant au cou de son père, et lui dit seulement : Bon papa, reste avec nous, qui t'aimons tant ! nous sommes si tristes et si malheureux quand tu nous quittes! Il n'en fallut pas davantage; M. Lewis, ému à l'excès, serra sa femme

et ses enfans dans ses bras; et toujours extrême dans ses déterminations, plutôt par une suite de la violence de son caractère, que par une sage fermeté, il résolut de ne plus entrer de sa vie dans aucune maison publique, et de rester à travailler chez lui, pourvu qu'il y vît des visages contens et satisfaits. « C'est pour vous seuls, leur dit-il, que je m'afflige de notre situation; ce sont vos peines dont je ne puis supporter d'être témoin; mais avec du courage et de la gaîté, nous parviendrons, j'espère, à les éloigner, et je vous promets de ne plus vous quitter. » Agnès et son fils s'engagèrent de leur côté à faire tout ce qui dépendrait d'eux pour lui rendre sa retraite agréable. Madame Lewis sentit que c'était son devoir de soutenir un mari qui, sans balancer un seul instant, consentait à ce qu'elle exigeait de lui,

et abandonnait les distractions qu'il trouvait hors de chez lui. Pour lui procurer un peu de vin à ses repas, et une meilleure nourriture, elle travailla au-delà de ses forces, passant souvent les nuits à l'ouvrage, pendant que ses deux enfans et son mari dormaient. Dès qu'ils étaient reveillés, ils travaillaient aussi de tout leur pouvoir; Constantine cousait avec sa mère; Ludovico faisait ses dessins, qu'il vendait toujours assez bien à son marchand; mais malgré tous ses efforts pour se surmonter, il se sentait quelquefois près de succomber au chagrin, lorsqu'il voyait au travers de leur sourire, les traces de la maladie sur le visage pâle et abattu de ses bien-aimés parens. Sa petite sœur, qu'il aimait passionnément, livrée à un travail assidu et même assez pénible pour ses petits doigts, au lieu

de jouir des plaisirs et du mouvement de son âge ; des créanciers à leur porte, et pour unique ami et protecteur, celui dont l'insidieuse assistance perpétuait la misère qu'il affectait de soulager.

Pendant assez long-temps, cependant, M. Lewis se défendit d'avoir recours à M. Sinister. Il jouissait, disait-il, de ne plus peindre comme un esclave et pour un vil prix ; et en effet ses ouvrages se ressentaient de sa liberté. Il s'était surpassé lui-même dans deux tableaux de sites du Cumberland, faits d'après ses esquisses, et les doux souvenirs qui animaient son pinceau. Ces deux morceaux étaient pleins de talent et de vie. Regarde, disait-il à sa femme, voilà cette colline où tu me menas le lendemain de nos noces ; voilà dans le lointain ce lac que tu aimais tant à contempler ;

voilà ces hameaux que tu me nommais ; voilà cette chaumière si pittoresque, au coin du bois et sur le bord d'un ruisseau ; voilà le clocher de l'église de ton père, et tout près le presbytère où tu reçus la vie, où ton Alfred reçut ton cœur et ta foi ; voilà..... Il fut interrompu par les sanglots de son Agnès. Ces larmes sont de bonheur, se hâta-t-elle de dire dès qu'elle put parler. Oh mon Alfred !.... Elle allait ajouter : Ne vends pas, ne vends jamais ces précieux tableaux ; mais un regard jeté sur l'habit presque tout à fait usé de son mari, arrêta ce mot sur ses lèvres. Ils sont charmans, ces tableaux, lui dit-elle. Si quelque connaisseur pouvait les voir, tu en retirerais, je crois, beaucoup d'argent. M. Lewis soupira en silence ; il avait eu, comme elle, le désir de les garder, et ne l'avait pas

encore réprimé. Il reprit son pinceau, et pendant qu'Agnès travaillait, il plaça sous un arbre au-dessus de la colline une figure d'homme et une de femme les bras entrelacés, et regardant le paysage, et dans le sentier qui conduisait au village, un ecclésiastique un livre à la main. Il appela de nouveau Agnès : Sinister n'aura pas ceux-là, lui dit-il, ni personne, s'il m'est possible. Hélas! il avait raison d'ajouter : s'il m'est possible. Chaque jour la misère de cette famille s'augmentait, et les persécutions de l'imprimeur pour être payé devenaient plus vives. C'était réellement un homme très-pauvre et que la nécessité y obligeait. Ses plaintes de ne pouvoir obtenir son argent éclatèrent dans le voisinage, et révélèrent aux autres créanciers le triste état des affaires du pauvre Lewis : ainsi plusieurs circonstances se combinaient

pour l'écraser. Chacune en elle-même était peu de chose ; mais réunies, elles formaient, comme dit le sage fils de Sirack, *une armée de sauterelles, petit ennemi qui détruit tout un pays*.

Il arriva un jour que l'imprimeur vint en grande détresse solliciter son paiement. La famille était au moment de son dîner. Mad. Lewis avait placé une bouteille de vin devant son mari. Après avoir demandé en grâce au pauvre imprimeur encore quelque temps de patience, M. Lewis le pressa obligeamment de boire un verre de vin avec lui ; mais l'imprimeur était mal disposé pour l'accepter. La vue d'une jouissance qu'il ne se permettait pas à lui-même, chez un homme qui lui devait et ne pouvait pas le payer, l'offensa plus encore que les excuses de M. Lewis. Il sortit en fureur, jurant qu'il voulait être payé jusqu'au dernier sou,

où bien qu'il saurait se venger d'un paresseux, d'un ivrogne, qui, pourvu qu'il eût de bon vin sur sa table, s'embarrassait peu si ceux qui travaillaient pour lui avaient de quoi manger. Ces dures paroles ne furent entendues que d'Agnès, qui dressait son frugal dîner à la cuisine, et qui l'entendit jurer leur ruine en descendant l'escalier. Elle déplora qu'un seul verre de vin offert par son mari, faible, malade, harrassé de travail lui eut fait un ennemi; mais elle ne put s'empêcher de se rappeler le temps où, n'ayant pas un schilling en réserve, il offrait bien plus d'un verre et d'une bouteille aux visiteurs, pour lesquels il dépensait ainsi le produit de sa peine, sa propre subsistance, et qui le détournaient de son travail. Mon Lewis, pensait-elle douloureusement, a le cœur d'un gentilhomme. Il aime à être honnête, à par-

tager avec ses amis tout ce qu'il possède.... et même ce qu'il ne possède pas, ajoutait la sagesse. Malgré son ardent désir de l'excuser, elle ne pouvait s'empêcher de penser que le premier devoir d'un homme et d'un père de famille, est de pourvoir aux besoins de ses enfans plutôt qu'à ses fantaisies et à sa générosité, mais elle s'arrêta peu sur les torts de Lewis. Elle-même n'avait-elle pas aussi à se reprocher trop de complaisance, de n'avoir pas assez usé de son ascendant sur un mari qui l'adorait encore, et qui venait de lui prouver qu'il ne lui aurait rien refusé. Mais combien n'étaient-ils pas punis sévèrement tous les deux de leur négligence! Au mal présent se joignait actuellement la crainte des menaces de leur créancier. Elle ne savait comment en avertir son mari, ni comment le préserver du danger. Cela

fut bientôt hors de son pouvoir. La vengeance de la colère est toujours prompte; et dans la même soirée Ludovico découvrit qu'un exempt surveillait leur maison. Son père était allé chez Sinister, dans l'espoir d'en obtenir quelque argent pour faire prendre patience à l'imprimeur. Agnès lui dépêcha son fils pour l'informer de cette circonstance, et le supplier de ne rentrer chez lui que lorsque la nuit lui permettrait de traverser les rues en sûreté.

Pour tenter le brocanteur de lui faire une avance un peu considérable, M. Lewis avait pris ses deux charmantes vues du Cumberland, que la veille encore il jurait de ne jamais vendre. Agnès elle-même malgré le prix qu'elle y attachait, l'avait conjuré de s'en défaire pour payer l'imprimeur, mais non pas au-dessous de leur valeur. Si-

nister qui connaissait très-bien leur mérite, convaincu que le peintre ne venait à lui que dans le plus grand besoin, voulait en profiter, et lui offrait un prix qu'il savait en sa conscience être à peine le quart de ce que valait un seul de ces tableaux. M. Lewis résistait, lorsque Ludovico entra. Sinister vit d'abord sur la physionomie du jeune homme qu'il apportait de mauvaises nouvelles. Il se retira pour le laisser parler à son père, mais pas si loin qu'il ne pût entendre quelques mots; et la contenance alarmée du pauvre Lewis en écoutant son fils, lui apprit ce qui en était. C'est le moment, pensa-t-il d'avoir ces tableaux presque pour rien. Il lui faut de l'argent pour partir; si seulement je ne lui avais offert que quatre guinées au lieu de huit! Mais il ne pouvait en revenir, et renouvela son offre, en assurant que c'était beau-

coup trop, mais qu'il avait pitié de la situation de M. Lewis. Ce dernier était en effet si effrayé d'être encore menacé de la perte de sa liberté, qu'il était incapable de conclure aucun marché, et ne songeait qu'à fuir au plus vîte. Terminez avec mon fils, put-il seulement articuler, j'approuve tout ce qu'il fera; et sortant promptement de la boutique il prit le chemin qui le menait le plus loin de son logement, craignant que l'exempt n'eût suivi Ludovico, d'autant plus qu'on savait que ses affaires l'appelaient souvent dans le quartier où il se trouvait alors.

Les gens rusés se trompent souvent, et c'est ce qui arriva cette fois à M Sinister. Il fut charmé d'avoir affaire à cet enfant de treize ans dont il aurait sans doute bon marché, et retirant deux des huit guinées qu'il tenait dans la main, il en étala six devant Ludo-

vico : « Voilà de l'or, jeune homme, que j'allais donner à votre père ; le ciel sait si je le reverrai jamais (mon or, s'entend), reprit-il, en voyant pâlir Ludovico qui croyait qu'il parlait de son père. Le ciel sait, veux-je dire, si je trouverai à placer ces tableaux ! j'ai encore tous les précédens ; personne n'en veut. Je vous donne deux guinées de plus de ceux-ci ; je crois que je suis raisonnable, et que vous devez être content. »

Au moment où Ludovico était entré, il avait entendu son père qui disait au brocanteur : « Vous ne pou« vez pas vous imaginer, M. Sinister, « que je vous céderai deux tableaux » tels que ceux-ci, pour les huit gui« nées que vous m'offrez. » Il était donc certain que *huit* guinées avaient été offertes ; et cette circonstance lui prouva que son père n'avait pas renou-

velé son fatal engagement avec M. Sinister, de lui céder tous ses tableaux pour deux louis; il en avait tremblé lorsqu'il y était allé. Il savait que l'orgueil ou la noble fierté de son père était telle qu'il ne pouvait supporter la pensée de chercher des acheteurs pour ses ouvrages, ou même de demander des secours. Il souffrait moins en concluant un mauvais marché. Ludovico voyait que Sinister était capable de tout pour tirer parti de ce sentiment de délicatesse, inhérent aux caractères relevés, ou par la naissance ou par l'éducation, et qui était aussi vif chez lui que chez son père. Mais il y joignait un sentiment de ses devoirs tout aussi puissant, et cette rectitude de principes, cette intégrité qui constitue la véritable vertu. Il mettait son orgueil à ne rien faire perdre à leurs créanciers, à n'être pas dupe d'un fripon, à ré-

pondre à la confiance de son père, et à tenter au moins quelque chose pour le tirer de cette crise. Il avait vu sa mère surmonter la timidité de son sexe, et ses habitudes de réclusion, pour combattre le malheur et tâcher d'être utile à son mari, lorsqu'elle était allée, quoiqu'avec une extrême répugnance, offrir le poëme de M. Léwis, de libraire en libraire, partout rebutée, et ne se rebutant point. Je ferai de même avec ces tableaux, pensait-il; j'irai les présenter jusqu'à ce que j'en tire assez pour libérer mon père. Il m'en coûtera beaucoup aussi; mais ce que ma mère a fait, je puis et je dois le faire, moi qui suis un homme.

Pendant qu'il réfléchissait à cela en gardant le silence, Sinister, sa lorgnette à la main, admirait, en gardant aussi le silence, les tableaux qu'il envisa-

geait déjà comme lui appartenant, et il calculait en lui-même le gain immense qu'il ferait, lorsque Ludovico les saisissant, les plaça sous son bras, et lui dit avec fermeté : Non, Monsieur, si vous ne voulez donner que six guinées de ces tableaux, je les remporte, et je tâcherai de les placer mieux ailleurs. J'ai entendu mon père refuser de vous les laisser pour huit guinées, et je répondrais bien mal à sa confiance, si je me permettais de vous les laisser à moins. Adieu donc, M. Sinister. En disant cela il se retira avec l'air très-décidé d'agir comme il parlait.

Attendez, attendez donc, jeune homme, revenez, remettez-là les tableux. Ai-je dit huit guinées à votre père ?.... Eh bien! à la bonne heure! Si j'ai dit huit, j'en donnerai huit, dit le brocanteur; je l'avais oublié.

Mais j'ai entendu mon père refuser

ces huit guinées, dit Ludovico, ainsi je ne puis les prendre.

Venez, venez, mon enfant, ne soyez pas insensé! Tenez, voilà les huit guinées. Je ne marchande pas, comme vous le voyez. Votre père est dans la détresse. Mes oreilles, petit bon-homme, sont aussi bonnes que les vôtres. Je connais très-bien votre situation; votre père est sur le point d'être arrêté; et cette somme lui donnera la facilité de s'échapper et de se mettre en sûreté. Ce n'est pas le tout, enfant; je m'intéresse à lui. Quand il sera loin, je veux rétablir ses affaires. Nous le tiendrons caché quelque part jusqu'à ce que j'aie engagé ses créanciers à signer un arrangement. Cela fait, il pourra hardiment reparaitre; et je l'emploierai comme je l'ai déjà fait. Si mon offre ne vous prouve pas que je suis votre véritable ami, rien ne le fera; et vous

êtes un fou ou un imbécile si vous le refusez.

Je ne sais pas si j'entends bien, dit Ludovico. Voulez-vous dire que mon père sera dispensé de payer ses dettes?

Non, non, pas tout à fait; il paiera une bagatelle. Nous ferons une vente de ses esquisses, de ses livres, de ses meubles, de ses habits, enfin du peu qu'il possède. Pour vous obliger, je les prendrai moi-même à une juste estimation. Je répartirai l'argent qui en proviendra entre les créanciers; et comme ils ne le tiendront pas leur débiteur, et qu'ils perdraient tout, il n'y a aucun doute qu'ils n'acceptent et ne signent une quittance de la dette entière; alors votre père sera libre, et ce qu'il gagnera sera à lui. C'est de cette manière que les affaires de Morland ont été arrangées. Il devait à chien et à chat, le pauvre homme! au moyen

de quelques semaines de retraite, et de la vente de son vieux mobilier, il ne doit plus rien à personne, et se trouve fort heureux. Comprenez-vous, mon garçon ? Mais votre père me promettra de nouveau de ne travailler que pour moi. Comprenez-vous ?

Oui, oui, je comprends, s'écria Ludovico; et des larmes d'indignation remplissaient ses yeux. Je comprends que vous voudriez faire de mon pauvre père un voleur et un esclave, mais vous n'en viendrez pas à bout. Jamais, jamais il ne consentira à ce que vous appelez un arrangement, qui n'est qu'une infâme coquinerie. Ma mère n'y consentirait jamais, quand même mon père partirait, ni moi non plus, je vous assure; jamais, jamais! Ainsi nous travaillerons jour et nuit; nous supplierons nos créanciers de prendre

patience; nous vivrons de pain et d'eau, rien que de cela; tout le reste de notre gain sera pour eux; je le leur porterai à mesure; et nous viendrons ainsi à bout de payer tout ce que nous devons jusqu'à une obole, pourvu qu'on nous donne du temps. J'en suis sûr, nous paierons tout.

Belles paroles, beau projet! dit Sinister en levant les épaules. Pendant que votre mère et votre sœur tireront l'aiguille pour deux pences, et que vous dessinerez pour un schilling, vous aurez la satisfaction de voir votre père pincé quelque jour; car je le connais, il ne sera pas long-temps sans s'exposer à tout pour revoir sa femme et ses enfans. Eh bien! à la bonne heure! cela ne sera pas long. Il est déjà si exténué; il succombera bientôt au mauvais air des prisons, et alors toutes ses dettes seront payées. Peut-être avez-vous

raison, jeune homme; vous calculez mieux que moi cette fois. Sinister était adroit et touchait la corde sensible. Ludovico éclata en sanglots; et s'il avait pu parler c'eût été pour dire: « Sauvez mon père à tout prix ! » mais ses larmes l'étouffaient.

Venez, venez, pauvre enfant, dit Sinister d'un ton de compassion; je ne puis vous voir dans cet état, cela me fait mal : tenez, je veux ajouter encore une guinée à ces huit comme un cadeau pour vous. Vous êtes un gentil garçon, un bon enfant, je veux vous encourager, en achetant quelques uns de vos dessins; et quand vos affaires seront rétablies, comme je vous le conseille, j'ai dans l'esprit de vous employer aussi.

Rétablies ! disait Ludovico en lui-même; et chaque sentiment, chaque principe gravé dans son ame se révoltait

à ces paroles. Mais, que faire? leur détresse était si grande! L'idée de son père chéri languissant et mourant dans une prison était si affreuse! Les neufs guinées étalées devant lui le tentaient vivement, quoique certain que les tableaux valaient deux fois cette somme, même pour un revendeur. Mais où trouver à l'instant quelqu'un qui voulût les acheter et les payer à leur valeur? neuf guinées lui paraissaient une bien grande somme, avec laquelle on pourrait peut-être faire prendre patience à l'imprimeur; il ne savait que faire. Avec un cœur oppressé et palpitant, il s'adressa avec ferveur au ciel, et pria le Tout-Puissant de le guider. Pendant qu'il faisait avec ardeur sa prière intérieure, deux hommes entrèrent dans le magasin. Ils avaient la tournure de domestiques, et paraissaient chargés d'une commis-

sion de leur maître pour Sinister. Celui-ci saisit cette occasion de hâter la décision de Ludovico ; il tira les neuf guinées et les secouant dans sa main, il lui dit : Eh bien ! mon petit Lewis, ces guinées vont-elles passer de ma poche dans la vôtre ? oui ou non, s'il vous plaît ; vous voyez que j'ai des affaires. Me laissêz-vous les tableaux ? Ludovico les posa sur la table avec un profond soupir, et les retenant encore, il ne répondit rien, tout en lui exprimant l'irrésolution.

—Ciel et terre ! s'écria un des deux hommes avec l'accent irlandais, vous vous appelez Lewis et vous vendez des peintures ! D'abord, dites-moi si vous êtes le fils, le cousin, ou quelque autre chose d'un M. Alfred Lewis qui vend aussi des tableaux.

—C'est mon père, s'écria Ludovico; bon Dieu ! Monsieur, connaissez-vous mon père ?

— Ah ! ah ! vous êtes le fils de ce cher Alfred Lewis ; j'en suis charmé ; comme je le dis, je le pense. Je connais votre père comme s'il était le mien, c'est-à-dire pourtant que je ne l'ai jamais vu ; mais pendant deux ans j'ai passé tous les jours une demi-heure avec lui, à lui rendre tous les petits services dont j'étais capable. Ah ! ah ! ah ! vous ne devinez pas cela, j'en suis bien sûr ; rien n'est plus vrai pourtant, ou je ne m'appelle pas Dermot, honnête Irlandais s'il en fût jamais ; et Dieu sait qu'il y a des honnêtes gens dans ce pays-là ; et c'est en Irlande que j'ai connu votre père.

— Mon père n'a jamais été en Irlande, dit timidement Ludovico.

— Non, jamais, je le sais bien ; et moi, je n'étais jamais venu à Londres : c'est ce qui fait le singulier de la chose. Vous ne devinez pas, je le parie : eh

bien! je vais vous le dire. Mon maître, sir John Giffort fit un voyage à Londres, il y a deux ans, où il ne me mena pas, ce fut mon camarade Robert. Ils en apportèrent au retour une peinture, un tableau grand comme quatre fois ceux-là, avec un beau cadre doré. Mon maître aime beaucoup les tableaux; il m'appela pour le pendre dans une chambre dix fois grande comme cette boutique; c'est moi qui mis le crochet, oui d'honneur moi-même, sans me vanter. Dermot, me dit mon maître, je te recommande ce tableau, n'y laisse point de poussière, nettoie-le tous les jours. Je le promis, et je n'y ai jamais manqué. Dès le premier jour je découvris au bas, dans un coin, le nom d'*Alfred Lewis*; je demandai à mon maître ce que cela voulait dire, et pourquoi il n'y avait pas à sir John Giffort, puisqu'il était à

lui. Il me répondit que c'était le nom de celui qui l'avait peint; que c'était un très-habile homme et qu'il voudrait bien le connaître; qu'il ne céderait pas son tableau pour cinq cents pièces, fût-ce au premier lord de notre petite Irlande. Prenez cela pour votre consolation, M. Lewis, car vous avez l'air bien triste; peut-être que votre père est mort et que c'est là ce qui vous chagrine. J'en serais bien faché; mais qu'y faire? Nous sommes tous mortels? Enfin dites-lui que son tableau est dans la plus belle chambre de la terre de Coronghdale en Irlande, où tout le monde l'admire; n'y manquez pas: dites-lui aussi que Dermot, valet de chambre de sir John Giffort l'a pendu d'abord, et puis l'a frotté tous les jours, et n'oubliait jamais de lire son nom, et de lui dire qu'il était un habile homme. Vous voyez là, ne vous en

déplaise, les arbres, les lacs, les montagnes, les vaches, les hommes et toutes les bêtes comme le bon Dieu les a faites, si ce n'est qu'ils sont plus petits.

Ludovico aurait ri de cette éloquence irlandaise s'il avait pu penser à autre chose qu'à la joie qu'aurait son père, en apprenant qu'il pourrait voir celui qui avait acheté son beau tableau. Il savait combien il le désirait, et peut-être, pensait-il, il achetera encore ceux-ci. Sinister se promenait avec humeur, prévoyant aussi qu'ils allaient lui échapper.

Votre maître est donc à Londres? dit Ludovico à Dermot; et un rayon de joie animait son regard en pensant qu'il verrait peut-être aussi celui qui avait montré tant d'estime pour le talent de son père.

Oui, oui, mon jeune Monsieur,

oui, mon maître est à Londres, et moi aussi, comme vous voyez. Mais ce n'est plus sir John Giffort qui est mon maître, attendu qu'il est mort, et que j'aime à servir les vivans. Je suis à présent au mari de sa sœur, le général Villars. Mais ne soyez pas en peine du tableau; il restera dans le beau salon. Lady Giffort l'admire aussi beaucoup ; j'ai bien recommandé qu'on le nétoyât tous les jours, et on n'y manquera pas. Si vous avez envie par hasard de montrer ceux-ci à mon maître, il aime beaucoup ces sortes de choses; c'est pour cela qu'il m'a envoyé ici. Mais vous devez avoir le pas, vous qui êtes le *fils du beau tableau* d'Irlande, et qui vous appelez Lewis. Je parlerai de vous et de vos peintures au général, de tout mon cœur; apportez-les demain à Portman Square, demandez à parler à

Dermot, valet de chambre du général Villars, et vous verrez.

Le cœur plein de reconnaissance et avec un langage qui exprimait trop faiblement à son gré tout ce qu'il sentait, Ludovico remercia son honnête protecteur, le bon Irlandais, qui lui secouait la main à lui faire mal, en lui répétant qu'il était charmé de rendre service au fils d'Alfred Lewis, son ancien ami. Ludovico reprit ensuite ses tableaux, et se disposait à les emporter, lorsque M. Sinister, dont il s'approcha pour lui dire que leur marché ne pouvait avoir lieu, le saisit par le bras, et avant que Ludovico eut pu ouvrir la bouche, il lui dit à voix basse, mais très-vivement : Votre père doit être secouru dès ce soir, ou bien il est perdu ; demain ce sera trop tard : rappelez-vous *qu'un oiseau dans la main vaut mieux*

que deux dans un buisson. Voilà de l'argent pour votre père; vous faut-il quelque chose de plus pour qu'il puisse partir? Eh bien, soit! laissez-moi ces tableaux; je vais vous donner de quoi le satisfaire. Dix guinées suffiront, je pense?

— Non, Monsieur, je vous remercie, dit le jeune homme; si mon père doit être secouru, ses créanciers doivent l'être aussi; leurs intérêts sont inséparables des nôtres. Vous venez d'entendre vous-même combien les ouvrages de mon père sont estimés : je vendrai certainement ceux-ci plus de dix guinées Quand nos créanciers sauront, comme je le sais à présent, quelle est leurvaleur, ils attendront sûrement avec patience, et ils verront la peine que je me donne pour les placer.

— Bah! enfant que vous êtes, dit

Sinister en baissant encore plus la voix, vous vous fiez à un Irlandais? peut-être qu'il n'existe pas même un général Villars. Dieu sait où on veut vous attirer! (et voyant que Dermot cherchait à l'écouter, il ajouta plus haut) Il y a mille à parier contre un, mon jeune ami, que le général Villars n'achetera pas vos tableaux; alors il sera trop tard pour revenir à moi, je vous en avertis; je les veux tout de suite ou point. D'un autre côté, moi, je les prends tels que tels, sans cadre; vous n'oseriez pas les présenter au général sans une encadrure très-élégante, très-chère; où la prendrez-vous? Venez, laissez-les moi; je vous en donne douze guinées.

Ludovico secoua la tête en signe de refus.

— N'est-ce pas assez, jeune homme? eh bien! seize. Je vous offre seize

guinées, le double de ce que j'ai offert à votre père : pour le coup il n'y a rien à dire. Seize guinées ! pensez-y bien.

Je les refuse, M. Sinister, dit alors avec fermeté Ludovico à l'indigne brocanteur ; je ne les laisserai *à vous* pour aucune somme. Votre offre me prouve combien mon pauvre père a été trompé par vous. Si, comme vous l'assuriez, il n'y a qu'un moment, il vous était impossible de vous défaire de ses tableaux, vous ne seriez pas si empressé d'avoir ceux-ci ; vous ne m'en offririez pas le double de ce que vous vouliez lui en donner.

Alors la rage de Sinister fut au point que, s'il avait été seul avec le jeune homme, il lui aurait certainement arraché les tableaux de force, et l'aurait maltraité ; mais il fut retenu par la présence des deux domestiques qui ne l'auraient pas souffert. Ils sor-

tirent avec Ludovico qu'ils placèrent entr'eux deux, et qu'ils accompagnèrent jusque très-près de sa maison. En arrivant, il trouva sa mère dans la plus vive inquiétude. Son père n'était pas rentré; la nuit menaçait d'être pluvieuse, et la santé de M. Lewis était très-mauvaise. Ludovico la consola un peu en lui racontant ce qui s'était passé chez Sinister, et ses espérances pour le lendemain. Elle convint avec lui qu'il faudrait trouver quelque moyen de se procurer de jolis cadres pour présenter les tableaux avec avantage. Il les laissa aux soins de sa mère, et courut chez le seul ami qu'il eut au monde, le marchand qui lui achetait ses dessins. Il l'informa complètement de sa situation, et lui demanda son avis. D'après son récit, le marchand comprit que Sinister aurait voulu vendre lui-même les tableaux de Lewis

au général Villars, qui était sans doute un amateur de peinture, et qu'il était essentiel de le prévenir. Ludovico le pria de lui aider à emprunter ou à louer deux beaux cadres, qu'il promettait de rendre d'abord, si les tableaux ne se vendaient pas, ou de les payer s'il les vendait.

Vous êtes si ponctuel et si exact dans vos engagemens, lui dit le marchand, que je me fais un grand plaisir de vous rendre ce léger service ; quoiqu'il soit tard, je veux encore ce soir aller avec vous chez le faiseur de cadres, qui vous en confiera certainement deux sur ma parole. Ils y allèrent ; et à la grande joie de Ludovico, l'artisan venait de finir deux cadres du meilleur goût, et qui se trouvèrent aller à la mesure des tableaux. Ils étaient d'un prix très-haut ; mais, à la recommandation du marchand, il consentit à les prêter à Lu-

dovico. Telle est l'utilité de se faire une réputation de bonne foi et d'exactitude.

Comme la pluie tombait par torrens, le marchand prit un fiacre pour retourner chez lui et chez Ludovico, principalement pour emporter les cadres sans les gâter. Ils n'avaient pas roulé bien loin, quand, à la lumière des reverbères, Ludovico aperçut son père qui était mouillé jusqu'aux os, et marchait très-vîte. Le premier mouvement du jeune homme fut d'ouvrir la portière, et de courir après lui; mais le cocher, mouillé de même, allait aussi au grand trot de ses chevaux, et n'arrêta pas. Le marchand retint son jeune ami, et tous les deux crièrent de toutes leurs forces : « *M. Lewis ! M. Levis ! arrêtez ! arrêtez ! ici ! ici !* Mais le malheureux homme frémissait au mot d'*arrêtez ;* et se

voyant reconnu, ne se doutant guère que ce fût son enfant qui l'appelait, loin de s'approcher, se retourna, et courut plus vîte encore du côté opposé..

Pendant plusieurs heures, Ludovico, sa sœur, et leur malheureuse mère, attendirent le retour du cher fugitif. L'un ou l'autre allait sans cesse à la porte voir s'il n'arrivait point; et c'est avec peine qu'Agnès empêcha son fils de courir le chercher sans savoir de quel côté. Enfin, à une heure après minuit, il parut dans l'état le plus pitoyable. Depuis qu'il avait appris chez Sinister qu'on le guettait pour l'arrêter, il avait erré de rue en rue, ne s'apercevant de l'obscurité ni de la pluie, n'ayant d'autre pensée que celle d'échapper à la prison qu'il redoutait plus que la mort, et si absorbé par l'orage intérieur de ses craintes et de

son désespoir, qu'il était insensible à celui qui l'inondait. Il allait rentrer chez lui quand il s'entendit appeler : convaincu que c'était pour le saisir, il avait recommencé ses courses ; et il était dans un tel état de fièvre et d'une espèce de délire, que ce fût presque machinalement qu'il revint à la maison. Cependant peu à peu il se remit moralement, et au bout de quelques instans, les tendres soins de son Agnès, ce que Ludovico lui racontait de sir John Giffort, du bon Dermot et de l'espoir de bien vendre ses deux tableaux le lendemain au général Villars, le ranimèrent. Mais alors seulement il sentit le mal physique, et l'effet du froid humide auquel il avait été exposé si long-temps. Ayant déjà de la toux et tout ce qui annonçait l'approche de la consomption, il sentait, de plus, de vives douleurs de rhumatisme

dans tous les membres ; cependant sa femme ne put obtenir de lui qu'il se mît au lit avant d'avoir placé ses deux tableaux dans les beaux cadres que son fils avait apportés. Il les contempla ensuite pendant long-temps avec orgueil et avec espoir, et semblait en les regardant avoir perdu le sentiment de ses chagrins et de ses maux. Il paraissait si bien, si animé, si heureux, que Madame Lewis elle-même y fut trompée, et crut que ses soins et ce plaisir inattendu avaient prévenu tous les effets qu'on pouvait craindre de ce malheureux incident ; elle s'endormit paisiblement dans cette douce et fausse conviction.

Quand Ludovico se leva le matin suivant, il était lui-même bien plus abattu que la veille. Son père était en sûreté chez lui ; il n'avait plus cette affreuse crainte de son arrestation qui

le soutenait auparavant, et le rendait capable de tout entreprendre pour prévenir ce malheur. A présent le pauvre enfant voyait seulement la honte d'aller se présenter dans une grande maison, sans autre protection que celle d'un nouveau domestique, qui, peut-être, ainsi que les Irlandais en sont accusés, avait trop vanté son crédit. Il se voyait en présence d'étrangers qui, sans doute, l'accuseraient d'impertinente témérité, obligé de supporter ou la colère, ou, ce qui était pis encore, le mépris. Il sentait alors vivement toute la tristesse de sa situation qui exigeait cet effort si pénible. Il n'était plus sous l'influence de l'espoir ou du désespoir qui relève le courage. Il considérait tout ce qui lui était désavantageux ; et sa chétive apparence, et son pauvre habit si usé, et sa timidité naturelle qu'il n'avait jamais pu surmonter. Il crai-

gnait que, s'il était appelé à parler, ses paroles ne s'arrêtassent sur ses lèvres ; enfin il en était au point de se repentir de n'avoir pas accepté les offres de M. Sinister. Sa mère, accoutumée à lire toutes les pensées de son fils sur son front ingénu, vint l'embrasser tendrement : Courage, cher enfant, lui dit-elle, tu seras encore une fois le sauveur de ton père. N'aie pas peur de te présenter avec ces charmans tableaux : ils seront ton meilleur passe-port. Ce n'est pas toi qu'on regardera, cher petit, mais les belles montagnes, les lacs enchanteurs de mon Cumberland. Qui pourrait rester insensible en les contemplant, et ne pas désirer d'en acquérir l'image rendue avec tant de vérité ! Elle ajouta qu'il y avait toute apparence que Dermot porterait d'abord les tableaux à son maître ; que si celui-ci voulait les acheter, il deman-

derait à parler au peintre lui-même, et que Ludovico ne paraîtrait peut-être pas même devant lui.

Ranimé par l'éloquence de sa mère, toujours puissante sur lui, Ludovico reprit la force d'esprit dont il avait déjà donné des preuves. Il prit les tableaux enveloppés dans une toile, puis s'approchant du lit où son père dormait encore, il baisa doucement la main chérie qui les avait peints. Il partit ensuite pour se rendre à Portman-Square avec un cœur plus calme et une physionomie plus sereine que lorsqu'il s'était levé.

CHAPITRE XIII.

Quand Ludovico entra chez le général Villars, il s'adressa au portier, et le pria de demander le valet de chambre Dermot.

Ah! ah! dit le portier avec un accent écossais, c'est l'Irlandais que tu demandes; je sais cela. Il m'a parlé hier pendant une heure de toi, et puis d'un grand tableau qu'il a pendu je ne sais où. Je ne l'ai pas trop écouté; il y aurait bien à faire à entendre tout ce qu'il dit; mais pourtant je me rappelle qu'il devait venir un petit bon-homme le demander, et c'est toi, sans doute. Attends-là, mon enfant, deux minutes seulement, pas plus, et Dermot va venir. Ludovico, bien content, s'assit

sur une marche; car il avait fait un long trajet, et les tableaux encadrés ne laissaient pas d'être pesans. Les deux minutes durèrent au moins une heure, qui parut longue au pauvre enfant. Pendant ce temps-là, des domestiques de toutes les espèces sortaient de la maison, y rentraient, portaient des paquets : tout était dans un grand mouvement. Il en sut bientôt la cause. Le portier écossais était tout aussi babillard que le valet de chambre irlandais : il n'y avait de différence que dans leur accent. Il raconta au jeune homme que toute la famille était sur le point de partir pour le midi de la France, où les médecins envoyaient la femme du général pour sa santé; et comme c'était le moment d'une courte paix, il n'y avait pas de temps à perdre; et ils partaient le lendemain, ou peut-être le jour même.

Hélas ! pensa Ludovico, que puis-je donc espérer? si *mon ami* Dermot, qui dit tant de choses, m'avait dit ce prompt voyage, je me serais bien gardé de venir. Ils ne feront nulle attention à moi dans ce moment de départ, et n'achèteront sûrement pas des tableaux. Je voudrais bien n'être pas venu, dit-il tout haut dans sa détresse.

Patience ! patience ! mon bon petit ami, dit l'Écossais ; lève la tête, ouvre les yeux, tu verras Dermot qui vient enfin, et je suis garant qu'il te fera entrer. C'est un bon diable que Dermot, quoiqu'il soit Irlandais et qu'il cause trop ; mais il n'a que ces deux défauts.

La physionomie gaie, franche, ouverte de Dermot, et le bon accueil qu'il fit à Ludovico, ranimèrent son cœur et ses esprits. Eh bien ! M. Lewis, dit-il, j'ai parlé de vous et du beau tableau au général, et il veut vous voir ; quand

je dis *vous* c'est vos peintures; mais vous les apporterez vous-même. Montrez-les auparavant à M. Jack, le portier. Je lui ai si souvent parlé du beau tableau d'Irlande; n'est-ce pas, Jack? Eh bien! vous allez voir si je mens. *C'est-à-dire*, ce n'est pas celui-là que vous allez voir; mais c'est à peu près de même, puisque c'est le même habile homme qui les a faits: montrez donc. Ludovico les découvrit, et Dermot resta en extase à la vue des cadres dorés. Diable! M. Lewis, c'est bien autre chose que hier! Des cadres dorés comme pour le Vice-Roi! Est-ce beau cela, Jack? que vous avais-je dit? Mais que je suis fâché de n'avoir rien su de ces cadres, j'en aurais parlé au général; enfin il les verra: allons. Je suis fâché, mon ami Jack, de vous ôter si vîte le plaisir de voir ces beaux cadres; mais quand on a affaire, on n'a le temps

ni de regarder ni de causer. Le portier lança un coup d'œil significatif au jeune homme, qui suivit son protecteur. Il était bien un peu honteux de paraître dans son triste équipage; mais ses tableaux étaient parés, et Dermot assurait qu'on ne regarderait pas autre chose. Tout en montant l'escalier, il ne cessa de vanter la beauté de ces bordures : cet éloge n'aurait pas flatté le peintre, mais Ludovico en prit plus de courage.

Dermot l'introduisit dans un grand salon dont il ouvrit les deux battans, en criant: Avancez-donc. Il avait besoin de le dire, le pauvre enfant était si interdit qu'il n'osait faire un pas et à peine lever les yeux.

Plaise à votre honneur, dit Dermot à son maître, voilà le jeune garçon dont j'ai tant parlé hier au soir à votre honneur en le déshabillant, *le fils du beau tableau* d'Irlande, *c'est-à-dire*

de celui qui l'a peint; et voilà aussi les deux petits tableaux qu'il voudrait vendre. A mon avis, à présent qu'ils sont en cadres d'or, ce sont les plus beaux tableaux que votre honneur ait jamais vus; de cela, j'en suis bien sûr. Il prit le paquet, le déploya, et plaça les tableaux en face des fenêtres.

Le général Villars était un homme d'environ cinquante ans, ayant toute la tournure d'un brave militaire, le teint halé, le regard plein de feu, une taille imposante, mais un air de bienveillance. Il rit de la harangue de son valet de chambre; et jetant sur Ludovico un regard plein de bonté, il lui dit de diriger Dermot pour placer les tableaux dans leur jour : C'est la peinture que je veux voir, dit-il, et non pas la dorure.

Véritablement, dit Dermot, votre honneur a peut-être raison; mais une personne aime une chose, et une autre,

une autre. Quant à moi, un beau cadre doré me paraît être ce qui fait valoir un tableau, c'est-à-dire la *sauce* de la peinture ; et il faut avouer que le cadre de celui d'Irlande n'est pas aussi beau que ceux-ci.

Au milieu du salon était une assez grande table, autour de laquelle trois dames étaient assises. La plus âgée, que Ludovico, à sa maigreur, supposa être la femme du général, se leva pour regarder les tableaux, et posa un livre dans lequel elle lisait. C'était une très-belle édition du poëme du *Ménestrel*, de Béattie. La table était couverte d'une quantité d'objets divers prêts à être empaquetés pour le voyage. C'étaient, pour la plupart, des choses si jolies, si belles, si brillantes et si nouvelles pour Ludovico, qu'il ne pouvait s'empêcher de les regarder. Là plusieurs bijoux de poche, à dif-

férens usages, en ivoire, en nacre, en ébène, inscrutés d'or; ici des parures de pierreries resplendissantes; plus loin d'élégantes boîtes à couleurs et à parfumeries; à l'un des bouts, des fruits confits, des conserves, des sucreries de différentes espèces, etc., etc. Deux jeunes dames étaient très-occupées à ranger le tout dans des cassettes de voyage. Quand elles entendirent le général faire avancer Ludovico, elles se regardèrent, et placèrent promptement tous les objets précieux plus près d'elles, comme pour les mettre en sûreté. Madame Villars vit ce regard et ce mouvement; alors elle tourna les yeux sur Ludovico, avec l'air d'étudier sa physionomie, et s'adressant ensuite aux jeunes dames: « Je suis sa caution, dit-elle à demi-voix; n'appréhendez rien. » Puis, re-

prenant son livre, elle lut du même ton cette strophe du poëme :

« Le pauvre Edwin n'est point un enfant ordinaire :
« Examine ses yeux, aisément on y lit
« Les vertus de son cœur, le feu de son esprit.
« La pauvreté chez lui n'offre rien de vulgaire. »

« Nous verrons s'il ressemble à Edwin (dit la plus jeune, qui avait l'air vif et mutin); mais j'en doute, et j'aime autant ne pas tenter sa *vertu* par la vue de nos bijoux : quant à son *esprit*, comme il n'a pas encore ouvert la bouche, ni levé les yeux que pour regarder toutes ces choses, vous me permettrez, maman, de m'en défier aussi. »

Madame Villars ne répondit rien; mais lut encore à demi-voix la seconde strophe :

« Plus il sent vivement, moins il sait l'exprimer.
« Edwin pense beaucoup et garde le silence ;
« Timide, simple, doux, mais plein d'intelligence,
« Quand on regarde Edwin, comment ne pas l'aimer?

Et le portrait d'Edwin, et son application, et les soupçons de la jeune miss Villars ne donnèrent à Ludovico ni orgueil ni honte; il ne les écoutait pas. Dès qu'il entendit les dames parler ensemble, il se retira discrètement à quelque distance : il n'était d'ailleurs occupé que de la crainte de ne pas vendre ses tableaux, et du soin d'observer si le général en était content. Il paraissait l'être infiniment. Un des deux surtout l'enchantait; c'était celui où se trouvaient l'église et le presbytère de Newkichdale, qu'Alfred avait peints avec tant de plaisir. Le général demanda à Ludovico si c'était une vue d'après nature. Alors le jeune homme rompit son modeste silence, et madame Villars put se convaincre qu'elle ne s'était pas trompée en le comparant au jeune héros de son livre. Ludovico répondit avec promptitude, avec

précision; mais aussi avec retenue, attendant des questions nouvelles. Il nomma tous les sites, tous les villages représentés dans le tableau. Sa mère l'en avait si souvent entretenu, qu'il les connaissait aussi bien qu'elle. Il parla de ce pays si beau et si pittoresque, avec l'enthousiasme qu'elle lui avait inspiré, et l'éloquence naturelle à un cœur plein de son sujet, accoutumé à parler et à entendre le meilleur langage. Le général était à la fois surpris et charmé. Sa femme triomphait d'avoir si bien jugé; et les jeunes miss suspendirent leur importante occupation, pour mieux entendre cet enfant si méprisé il n'y avait qu'un instant. Comme une expiation, la cadette avança quelques bijoux de prix au bord de la table; l'aînée dit doucement : « Maman a toujours raison. »

—Vous avez donc beaucoup vécu dans le Cumberland, dit le général, puisque vous le connaissez si bien?

—Je n'y suis jamais allé, Monsieur, répondit Ludovico, quoique j'en aie toujours eu un vif désir; mais ma mère y est née et s'y est mariée. Elle aime passionnément cette contrée, et me l'a si souvent décrite, qu'ayant de plus les peintures de mon père, je dois bien la connaître.

— Pourquoi votre mère a-t-elle quitté le lieu de sa naissance, demanda madame Villars avec intérêt?

—Pour suivre le sort de mon père, Madame: son état l'appelait ailleurs. Elle n'a pas encore pu y retourner.

— Ses parens ne vivent plus, sans doute?

— Pardonnez-moi, Madame, ils vivent encore tous les deux. Mon grand-père que je n'ai jamais vu, est... (Il avan-

çait le doigt pour le montrer, mais il ne le posa que sur l'église. Une réflexion rapide l'empêcha de dire qu'il vendait un tableau où son grand-père était représenté; et cette pensée le fit rougir.): mon grand-père est pasteur de Newckichdale, dit-il après un instant d'hésitation. Voilà son église.

—Et voilà un homme en habit d'ecclésiastique, un livre à la main, là dans ce sentier, dit la jeune miss Villars; est-ce votre grand-père? Sa mère lui lança un regard désapprobateur. La rougeur du jeune homme en augmenta, et ses yeux s'humectèrent. —Il est possible, dit-il, que mon père ait eu cette idée pour faire plaisir à maman; mais une aussi petite figure n'a aucune ressemblance.

—Et je suis sûre, dit la petite étourdie, que c'est aussi votre père et votre mère qui sont là-haut sur cette colline.

Il ne répondit rien. Madame Villars prit la parole.

— Est-ce qu'il y a long-temps que votre père est artiste en peinture, lui demanda-t-elle avec bonté ?

— Oui, madame : il s'est voué à cet art dès son enfance; mais ce n'est pas son seul talent ni sa seule occupation, il est aussi poëte.

—Tant pis pour lui, dit le général. Ludovico rougit excessivement. Il craignait d'avoir fait tort à son père dans l'esprit du général, qui, sans doute, n'aimait pas les vers. Je voulais seulement dire, reprit le général, qu'il est bien malheureux qu'un gentilhomme (car je sais que votre père l'est) ne puisse pas se livrer à l'un de ces talens, dont l'un doit nécessairement nuire à l'autre; et peut-être tous les deux doivent-ils souffrir d'être exercés tour à tour. Deux talens tels que la peinture

et la poésie, pour être perfectionnés, ne peuvent pas occuper le même individu; et je crains qu'il ne soit pas aussi bon poëte que bon peintre. Je suis fâché que mon départ, fixé à demain, me prive du plaisir de connaître toutes ses productions, et lui-même. A mon retour, je les verrai sûrement. Ce n'est pas trop le moment non plus d'acheter des tableaux. Quand on va voyager, on a besoin de son argent; mais je ne puis résister à garder celui-ci, si votre père veut le laisser pour vingt guinées.

Vingt guinées pour un seul de ces tableaux, que Sinister voulait avoir tous les deux pour seize! Ludovico accepta au nom de son papa, et remercia le général. Pour moins de rien, il lui aurait dit qu'il le payait trop; mais M. Villars le prévint. Je me connais en peinture, dit-il, c'est pourquoi j'ai

pris la liberté de le taxer sans demander son prix. Peut-être votre père l'estime-t-il plus haut; et peut-être a-t-il raison. Mais, dans ce moment, je n'en puis donner davantage; seulement je paierai le cadre à part. Dermot m'a dit qu'il n'y en avait point hier : sans doute vous les avez achetés; ils sont très-beaux. Combien vous ont-ils coûté?

Ludovico dit le prix que lui avait fait l'artisan. Pendant que le général ouvrait un bureau pour y prendre l'argent, sa femme dit à Ludovico : Je voudrais savoir, mon cher enfant, ce qui vous plaît le plus de tout ce qu'il y a sur cette table. Regardez bien; je veux savoir votre opinion et votre goût.

—Les boîtes à couleurs, dit Ludovico, sont je crois ce qu'il y a de plus utile, mais... Il s'arrêta. —Mais, reprit la bonne dame; quoi donc? Dites-moi

votre pensée librement, avec franchise; je suis sûre que vous avez une opinion décidée.

— Eh bien! Madame, je voulais dire que quoique les boîtes à couleurs soient ce que je devrais préférer, le livre que vous lisiez est-ce que j'envierais le plus sur cette table.

Madame Villars regarda encore les jeunes personnes, comme pour dire : avais-je tort ? Et pendant que Ludovicô recevait l'argent du général, elle ferma une des plus jolies boîtes à couleurs, enveloppa le volume de poésie dans une feuille de papier; et quand le jeune homme eut fini avec son mari, elle s'avança vers lui et lui mit ces deux paquets dans la main. « Voilà, lui dit-elle, pour vous faire penser à nous. Vous ferez, j'en suis sûre, des vœux pour que notre voyage soit heu-

reux, et un bon usage de ce que je vous donne.»

Lodovico tressaillit de surprise. Il regarda madame Villars; et des larmes remplissant ses yeux coulèrent bientôt en abondance sur ses joues. Il voulait parler, lui exprimer sa vive reconnaissance; il ne put articuler un seul mot. Ses lèvres tremblaient, ses pleurs arrêtaient sa voix. L'émotion d'une bonté si inattendue en était la cause; mais il s'y mêlait aussi un sentiment douloureux. Ce qu'elle lui avait dit sur leur voyage lui en rappela la cause; et la maigreur de cette excellente femme serra son cœur.

Affectée aussi par la sensibilité du jeune garçon, voulant surmonter cette impression et lui donner le temps de se calmer, elle lui dit en souriant. Pourquoi ces pleurs, mon cher? Quel

est votre nom ? Je voudrais que ce fût Edwin.

— Je le voudrais aussi, Madame, puisque ce nom vous plaît. Le mien n'est pas commun en Angleterre; il faisait rire tout le monde, et m'a souvent fait pleurer.... Je m'appelle Ludovico Carrache.

— Carrache! répétèrent les jeunes filles en éclatant de rire. C'est le nom d'un grand peintre italien, dit Madame Villars d'un ton sérieux.

— C'est pourquoi mon père a voulu que je le portasse, dit Ludovico. Il croyait par-là me donner de l'émulation. Mais j'ai si peu ressemblé à mon parrain, qu'il a bien voulu consentir à en retrancher la moitié; on ne me nomme plus que Ludovico. Mon frère qui se nommait Raphaël, aurait peut-être mieux mérité ce nom; mais il est

mort il y a bien des années. Et il soupira profondément.

— Eh bien, donc! Ludovico, dit madame Villars, vous n'avez nul talent pour le dessin ? Fils d'un aussi bon peintre, j'en suis surprise ! Ne vous a-t-il pas enseigné son art ?

—Oui, Madame ; mais je suis bien loin d'avoir son talent. Je n'ai pas fait de paysages ; seulement, j'ai peint bien des fois ma mère et ma petite sœur.

Les jeunes filles éclatèrent encore de rire. Il n'y faisait plus attention. Son ame entière était avec leur bonne mère qui lui montrait tant d'affabilité. — Ah ! vous avez une petite sœur, lui dit-elle, en se rapprochant de la table et faisant un paquet de plusieurs sucreries : portez-lui cela de ma part, et à votre mère aussi. Puisque vous les avez peintes si souvent, vous avez sûrement encore quelques-uns de ces portraits.

Envoyez m'en un en échange; je veux juger de votre talent. Dermot, prenez ce tableau : accompagnez chez lui ce jeune garçon ; vous me rapporterez un de ses dessins. Vous le voulez bien, mon cher petit Ludovico ?

— Ah ! madame ! tout, tout ce que j'ai, tout, tout ce dont je suis capable.

Dermot avait empaqueté le tableau. Ils sortirent ensemble ; et bien sûrement la ville de Londres ne renfermait pas un jeune garçon aussi heureux que Ludovico.

Le bon Dermot ne l'était pas moins du succès de sa recommandation : Eh bien ! mon ami, disait-il avec fierté, quand je vous assurais que tout irait bien, avais-je tort ? Ah ! ah ! monsieur le général connaît le brave Irlandais, comme ils m'appelent tous, et il fait cas de ses avis. Je croyais bien qu'il garderait les deux tableaux ; mais

à la veille d'un voyage, on a besoin de tout son argent ! et peut-être sera-t-il long. Lady Villars est si malade!

— Puisse-t-elle retrouver la santé ! dit Ludovico; c'est un ange, que votre maîtresse ! Je n'oublirai jamais sa bonté; et je garderai toute ma vie le livre qu'elle m'a donné.

Et les éclats de rire des jeunes miss, vous les rappelerez-vous aussi? Quelle maligne petite pièce que cette miss Lucy ! comme elle se moquait de vous ! Son père lui souffre tout, parce qu'elle est plus jolie et plus drôle que sa sœur Mary, qui est assez bonne fille; mais miss Lucy est un petit démon de malice.

— Elle ne ressemble donc guère à sa mère ? dit Ludovico.

— A sa mére! Lady Villars n'est pas sa mère. Elles sont d'un premier mariage du général. N'avez-vous pas vu

qu'elle est trop jeune pour avoir d'aussi grandes filles ? Et miss Lucy ne la respecte guère, quoiqu'elle soit la meilleure des belles-mères.

— Je n'ai vu que ses bontés et sa maigreur, répondit Ludovico. La jeune miss étaitgaie, c'est de son âge; et j'étais d'abord si honteux, si déconcerté, qu'il était bien permis de se moquer de moi. Quand ensuite lady Villars m'a encouragé avec tant d'affabilité, je n'ai plus vu qu'elle.

— Pauvre ame ! reprit Dermot; combien elle a désiré un fils ! Elle en a perdu un en naissant, la première année de son mariage; et c'est depuis lors qu'elle est malade. Je suis bien sûr qu'en vous faisant tant d'amitiés, elle pensait : Que n'est-il mon fils !

— Et moi, dit Ludovico, moi..... je pensais que ses enfans étaient heureux comme moi; car j'ai aussi la meil-

leure des mères, et je n'en désire aucune autre. Mais puisse la bonne lady Villars se rétablir et avoir un fils! Tous les jours je prierai Dieu pour cela.

CHAPITRE XIV.

Tout en causant, ils arrivèrent dans le quartier où demeurait M. Lewis. Dermot se faisait une grande joie de voir l'*homme habile* qui avait fait le beau tableau d'Irlande, et de se vanter de ses soins; mais Ludovico le pria de suspendre son impatience, et d'entrer un instant avec lui dans la boutique du faiseur de cadres, devant laquelle ils passaient. Il voulait lui payer celui qui était vendu, et lui rendre l'autre. L'artisan fut si content de l'exactitude du jeune Lewis, et de la vente si prompte de l'un de ses cadres, qu'il lui offrit de laisser l'autre au tableau non vendu, et de l'exposer dans son magasin, où il venait beau-

coup d'amateurs. Ludovico le remercia, et y consentit avec plaisir. Ils n'étaient pas loin de chez lui, et ils y furent bientôt. Le cœur de Ludovico nageait dans la joie en pensant qu'il rapportait à son père de quoi payer l'imprimeur, à peu de chose près. M. Lewis, qui commençait à s'inquiéter de sa longue absence, le reçut avec ravissement, même avant de savoir ses succès. Ludovico lui présenta Dermot, et le pauvre Alfred éprouva encore un grand plaisir des éloges naïfs donnés à son grand tableau, mêlés cependant de regrets, quand Dermot l'assura que son maître ne l'aurait pas cédé pour ciuq cents pièces. Quel bien aurait fait une telle somme à ma famille, pensait-il! Et il regretrait qu'on l'eut vendu pour cent, sans penser que M. Giffort ne voulait s'en défaire pour

aucun prix, mais n'en aurait pas donné cette somme.

Pendant que Dermot parlait à son père, Ludovico cherchait son meilleur dessin de sa mère et de sa sœur, pour madame Villars; et pour prouver aux jeunes miss Villars qu'il n'avait pas de rancune de leurs éclats de rire, il y joignit pour elles, deux de ses plus jolis dessins de jeux d'enfans, et remit le tout à Dermot. La bonne vente du petit tableau, et la visite de Dermot, remontèrent un instant le pauvre Lewis. Il essaya de se remettre à l'ouvrage; mais sa toux, qui devenait toujours plus forte et continuelle, et sa faiblesse, ne lui permirent pas de travailler long-temps. Ludovico ne pensa plus au plaisir de ses succès, quand il vit le triste état de son père. Le cruel mot de Sinister : *Il est si exténué qu'il ne peut aller*

loin, lui revenait sans cesse à l'esprit. Il ne pouvait se résoudre à le quitter un instant.

Agnès aussi perdait peu à peu toute espérance. Quoique son mari ne voulût pas convenir qu'il fût très-malade, et qu'il assurât que ce n'était qu'un rhume, suite de la nuit où il avait été si mouillé, elle voyait clairement que son mal faisait des progrès rapides. Après quelques jours d'anxiété, incapable de la supporter plus long-temps, elle demanda l'avis d'un médecin. Hélas! il confirma toutes ses craintes. Après avoir examiné le malade avec la plus grande attention, il lui ordonna quelques palliatifs; puis il prit à part la compagne désolée du pauvre Lewis, et lui déclara que tout remède serait inutile; que la poitrine de son mari était tellement attaquée, et sa fièvre si ardente, qu'à moins d'un mi-

racle dont il ne fallait pas se flatter, il était en chemin de prendre la consomption *galopante*.

Agnès au désespoir, eut encore la cruelle tâche de le renfermer en elle-même, et de cacher cet arrêt, non-seulement au malade, mais à son fils qui le soignait avec un zèle infatigable, que le chagrin aurait pu lui ôter. Le lendemain de la visite du docteur, Alfred eut celle de deux gentilshommes, très-bons amateurs de peinture. D'après la recommandation du général et le tableau qu'ils avaient vu chez lui, ils venaient en commander deux du même genre. Alfred eut beaucoup de plaisir à causer avec eux. Cet entretient ranima momentanément son énergie, au point qu'il leur promit de travailler pour eux, s'ils ne voulaient pas trop le presser. Mais ils sortirent convaincus qu'il n'ache-

verait pas cet ouvrage. En effet, après quelques pénibles essais, il se vit obligé de discontinuer son travail. De jonr en jour ses forces déclinaient. Il pouvait encore combiner quelques instans le plan d'un tableau, et ces belles images de la création, qui avaient occupé son esprit pendant tant d'années; mais bientôt la faiblesse de sa tête dispersait toutes ses idées. Sa main, sèche et brûlante, ne pouvait plus soutenir le pinceau; ses yeux, qui naguère cherchaient la belle nature jusque dans ses moindres détails pour les rendre sur la toile, ne voyaient plus que confusément les objets. Le pauvre Lewis succombait sous ce mal si prompt, si destructeur, et qui fait tant de victimes en Angleterre.

Agnès passait auprès de son mari des jours bien tristes, suivis de nuits sans repos. Quelquefois elle se lais-

sait aller à l'illusion du malade, qui ne se doutait pas encore du danger de son état. Elle essayait alors chaque moyen de le soulager. Enfin le mal fit des progrès si rapides, que la dernière lueur d'espoir s'évanouit, et qu'elle se vit condamnée à remplacer cet espoir trompeur par un courage qui ne l'abandonna pas un instant, car il avait sa source dans la religion et la foi, qui l'assuraient que celui qu'elle avait tant aimé, allait acquérir une immortalité bienheureuse, et bien préférable à celle que sa folle vanité avait poursuivie ici-bas. Elle ne chercha plus qu'à préparer doucement l'ame de son Alfred à ce passage. Elle invoqua avec ardeur le secours de Dieu pour y pénétrer efficacement; et elle eut l'inexprimable satisfaction d'y réussir. Guidé par cette femme vraiment angélique, Lewis eut un

profond repentir de ses erreurs. Adouci par l'entière confiance qu'il serait accepté par un Dieu miséricordieux, il reconnut avec candeur et humilité qu'il s'était égaré dans une mauvaise route, et qu'il devait tous ses malheurs à son imprudence et à cet orgueil, qu'il qualifiait du beau nom de *génie*, dont il reconnaissait maintenant l'insuffisance et le néant. Agnès ou son fils, à sa prière, lui lisaient les saints Évangiles, trop long-temps négligés, et il y trouvait l'assurance de son pardon, par les mérites de notre Sauveur; et le doux espoir d'un bonheur éternel rendait à son ame abattue toute sa sérénité. Toutes ses conversations avec Ludovico tendaient à l'affermir dans les bons principes qu'il avait reçus de sa mère; à lui éviter les erreurs dans lesquelles il était tombé; à lui recommander sa

chère et vertueuse compagne et sa jeune sœur. Les seuls momens pénibles qui lui restaient encore, étaient lorsqu'il pensait au dénûment où il allait laisser ces trois êtres si chéris ; sans argent, et ayant encore des dettes que sa maladie augmentait. Agnès, dans ces occasions, faisait tout ce qui dépendait d'elle pour le rassurer et tranquilliser son esprit. Elle le suppliait d'écarter toutes ces pénibles craintes, de penser qu'il les laissait sous la protection du Tout-Puissant. Elle lui disait sa ferme résolution de trouver les moyens de liquider complètement ses dettes, et de ne pas souffrir qu'aucun déshonheur flétrît sa mémoire. Et cette assurance lui donna le plus sincère plaisir dont il fût capable de jouir, quoiqu'il se lamentât beaucoup des

peines que ce soin coûterait à la pauvre Agnès.

Ces conversations ne manquaient jamais de lui faire faire un effort pour aller se placer devant son chevalet. Quelquefois il traçait encore une belle esquisse ; il produisait un bel effet de couleur. Mais long-temps avant que rien fût achevé, un nuage obscurcissait sa vue ; la palette échappait à sa main tremblante, et il tombait à demi-évanoui sur le sein de sa fidèle compagne, qui ne le quittait pas une minute.

Un soir qu'il était penché sur son lit, soutenu par son Agnès, et plus faible encore qu'à l'ordinaire, on frappa à la porte. Ludovico courut ouvrir; c'était le faiseur de cadres, chez qui il avait laissé en dépôt le tableau qu'il avait rapporté de chez le géné-

ral Villars. Il l'avait vendu la veille, et leur apportait seize guinées, prix que Ludovico avait fixé. Ils étaient bien près de n'avoir plus rien du tout. Agnès regarda ce secours inespéré comme un don de la Providence; mais son mari, à qui elle avait caché l'excès de leur dénûment, et qui voyait qu'il ne lui manquait rien de ce qui pouvait le soulager, croyait que sa femme avait quelque chose en réserve. Il bénit aussi le ciel de pouvoir, avant de mourir, acquitter encore quelques dettes avec son ouvrage. Il trouva la force de se lever, et de partager cette somme pour l'envoyer, le lendemain, à différens créanciers. Il était actuellement aussi empressé de s'acquitter, et de mettre de l'ordre dans ses affaires, qu'il s'en souciait peu avant d'avoir sérieusement réfléchi. Combien ces objets

paraissent différens lorsqu'on se voit près de paraître devant le redoutable tribunal qui nous demandera compte des talens qui nous furent donnés, pour en faire un bon usage, et non pour nourrir notre vanité; qui nous jugera, non-seulement sur le mal que nous avons fait, mais sur le bien que nous aurions pu faire.

Ces réflexions et ce qu'il venait de toucher pour un seul tableau, l'amenèrent à considérer la folie de sa conduite, quand malgré les prières de sa femme et les larmes de son enfant, il s'était assujéti lui-même à l'avide Sinister. Il voyait clairement que cet homme intéressé et de mauvaise foi, avait profité de son malheur pour s'enrichir à ses dépens. Il était convaincu, avec raison, qu'après sa mort il vendrait vingt, trente guinées, et peut-être davantage, les peintures dont il



ne lui avait donné que deux guinées, toujours mangées à l'avance. Ainsi sa pauvre famille se voyait privée de l'héritage qu'il aurait pu lui laisser comme un legs de son génie. Cette idée cruelle réveilla ses remords avec tant de force, qu'il se trouva beaucoup plus mal. Ses joues qui avaient conservé des couleurs, symptômes de sa maladie, devinrent d'une pâleur mortelle. Il tendit ses bras défaillans à son fils, en balbutiant: Ludovico! pardonne, pardonne à ton malheureux père. Il ne te laisse que le souvenir de ses folies, pour t'en garantir à jamais. Le pauvre enfant, à ces paroles si touchantes, tomba aux genoux de son père expirant, et couvrait de baisers et de larmes ses mains déjà glacées, pendant que sa femme soutenait sa tête contre elle, essuyait la sueur froide qui couvrait son front

et pressait ses lèvres contre celles de son Alfred, qui ne pouvait déjà plus lui rendre ce tendre et touchant adieu. Il le sentit cependant; et rassemblant encore ce qui lui restait de force, il la bénit ainsi que ses deux enfans agenouillés à côté de lui. Adieu, mon Agnès, lui dit-il si faiblement qu'à peine pouvait-elle l'entendre, adieu, la meilleure, la plus généreuse, la plus indulgente des compagnes que le ciel ait jamais accordées à un mortel. Que tes prières et tes vertus m'obtiennent l'entrée du paradis où je vais t'attendre. Et toi, mon enfant chéri, toi si digne de ta mère, toi ma couronne et ma gloire, reçois la bénédiction de ton père mourant! Tu seras le soutien et la consolation de ta mère, l'appui de ma pauvre petite Constantine. Je te laisse le soin de réparer tous mes torts.... Ici sa voix

faillit tout à fait. Il joignit ses mains et leva ses regards au ciel en silencieuse prière. Au bout de quelques minutes, il s'écria avec plus de force : Père des hommes, Dieu tout-puissant, tout miséricordieux, toi de qui j'avais tant reçu et à qui j'ai rendu si peu, pardonne-moi, pour l'amour de mon Sauveur, pour les anges qui m'entourent à ma dernière heure. A peine ces mots étaient-ils prononcés, que sa tête retomba de tout son poids sur le sein d'Agnès. Alfred n'existait plus !

Ludovico n'eût pas la force de contenir plus long-temps sa douleur ; elle éclata en sanglots déchirans. Il prit dans ses bras, sa petite sœur qui pleurait aussi amèrement, et courut avec elle dans ceux de leur mère. Trop saisie pour pouvoir pleurer, il lui semblait qu'elle allait suivre au tom-

beau le compagnon de sa vie; mais les larmes de Ludovico, les cris de Constantine la rappelèrent à l'existence. Elle sentit qu'il lui restait encore des devoirs à remplir et deux êtres à chérir. Avec l'aide de son fils, elle plaça sur sa couche celui qui les avait quittés pour jamais. Constantine voulut être couchée près de lui, et, fatiguée de ses pleurs, s'endormit. Malgré les prières de Ludovico, Agnès ne voulut pas se coucher, et consentit que son fils restât près d'elle cette première nuit d'une douleur également sentie par la veuve et l'orphelin.

Ainsi mourut Alfred Lewis, dans la force de l'âge, dans la perfection de ses talens. Il ne fut adonné à aucun vice; son cœur était bon et sensible; il eut été capable de toutes les vertus. S'il avait eu moins d'or-

gueil et plus de raison, il aurait pu être riche, indépendant, heureux mari, heureux père. Il aurait honoré son pays pendant une vie longue et fortunée, s'il avait moins compté sur le pouvoir de son génie.

CHAPITRE XV.

Sans nous arrêter davantage sur les premiers instans du désespoir de cette famille en perdant un époux et un père chéri, malgré ses erreurs, nous passerons aux conséquences immédiates de sa mort.

Lors de la vente du tableau au général Villars, l'imprimeur avait reçu huit guinées qui réduisirent ce qu'on lui devait à douze. On a vu que Lewis, qui tenait à laisser le moins de dettes possibles, voulait employer à les payer les seize pièces qu'il avait reçues du second tableau. Mais il ne restait plus rien à Agnès, et la maladie de son mari pouvait encore être longue. Elle se contenta donc d'envoyer encore

cinq guinées à compte à l'imprimeur, comme au plus pauvre et au plus pressé de ses créanciers, et garda prudemment le reste pour ses besoins du moment. Le malade expira le même soir; et dans son malheur Agnès se trouvait heureuse de pouvoir, avec ce qu'elle avait gardé, faire ensevelir son mari honorablement, et satisfaire d'abord le médecin et l'apothicaire. Aucun de ses autres créanciers n'avait le moindre doute qu'elle n'eût le pouvoir et l'intention de s'acquitter; aucun n'était pressé. L'imprimeur était le seul qui aurait pu l'inquiéter; mais elle ne lui devait plus que sept guinées; et il venait de recevoir un à compte. Elle était donc tranquille à cet égard, au moins pour le moment, et bien résolue à surmonter sa douleur et à travailler de toutes ses

forces, avec son Ludovico, pour payer tout ce qu'elle pouvait devoir.

Malheureusement le lendemain de la mort de M. Lewis, l'imprimeur rencontra, par hasard, Sinister qui l'aborda et lui apprit cet évènement : J'espère, ajouta-t-il, que vous vous êtes fait payer de tout ce qu'il vous devait. — Pas encore tout à fait, répondit cet homme ; mais je n'en suis pas en peine. La femme et le fils me paraissent de très-honnêtes gens dont je n'ai rien à craindre. — Et moi je vous dis que vous êtes fou, répliqua le méchant Sinister, qui saisit cette occasion de se venger de Ludovico. Vous en serez pour votre peine : je vous en réponds, moi qui connais cette famille mieux que vous. Le père était un dissipateur, un paresseux, qui aimait mieux faire bonne chère et

boire de bon vin que de payer ses dettes. La mère, de qui vous avez si bonne opinion, est, il est vrai, une bonne créature, mais à demi-imbécile, qui ne sait faire autre chose que de coudre et gâter ses enfans, et qui donne à son fils le peu qu'elle gagne pour s'acheter des gourmandises. Celui-ci est un rusé petit drôle, qui ne se laissera manquer de rien tant que les autres auront quelque chose. Il m'a repris deux tableaux de son père, qui auraient largement payé ce qu'on vous doit. Je voulais dans ce but, les payer argent comptant plus qu'ils ne valaient; mais il n'avait garde de les donner, il aurait fallu en rendre compte à son père. A présent, si vous n'y mettez ordre, vous ne verrez jamais un sou de votre dette. Je vous le dis : un bon averti en vaut deux. Aujourd'hui ou jamais.

—Comment ! Que voulez-vous dire ? demande l'imprimeur effrayé.

— Qu'il est temps encore de vous faire payer. Une fois le père mort et enterré, vous n'avez plus de recours sur la veuve et les enfans mineurs; mais tant que le corps du defunt est là, il répond pour la dette. Menacez de vous en saisir, et vous verrez que votre argent se trouvera. Faites-vous donner les tableaux en question, c'est de l'argent comptant. Je suis honnête : moi, je les payerai ce que j'en ai offert. Combien vous doit-il encore ? — Sept guinées, répondit l'imprimeur.

— Eh bien ! mon cher ami, c'est ce que j'en ai offert; précisement cela; et vous seriez payé si ce petit coquin avait voulu. Point de ménagement avec lui, ou vous êtes perdu... L'imprimeur lui promit de suivre son avis ce jour même; et Sinister en fut bien

joyeux. Il serait vengé, et il aurait les tableaux pour la moitié de ce que Ludovico en avait refusé. L'imprimeur, content d'être payé, n'en demanderait pas davantage. Si par malheur, lui dit-il, ils étaient déjà vendus et l'argent dépensé, saisissez tous les tableaux commencés. Pour vous obliger, j'achèterai tout cela.

Ainsi qu'il l'avait promis, l'imprimeur, en se séparant de Sinister, alla d'abord au logement des Lewis. Il ne trouva dans la chambre, où il entra brusquement, que Ludovico et sa petite sœur. Le premier avait obtenu de sa mère qu'elle allât se reposer pendant quelques heures. A peine avait-il été seul, qu'il s'était hâté d'ôter de cette chambre tout ce qui avait appartenu à son père, et qui renouvelait à chaque instant la douleur d'Agnès. Il avait enfermé les esquisses, les pinceaux, la

palette dans une boîte, et l'avait remise en dépôt chez le propriétaire de la maison; puis il était revenu auprès de Constantine pour tâcher de la consoler. Quand l'imprimeur entra dans la chambre, frappé de n'y plus trouver d'établissement de peinture, il crut que Ludovico et sa mère avaient déjà disposé de tout ce que M. Lewis avait laissé, pour le soustraire aux créanciers; et cette conduite lui parut indécente et malhonnête daus un tel moment. Cet homme n'était ni aussi avide, ni aussi vil que Sinister; mais il était simple et violent; et dans son premier mouvement de colère, il insista avec tant de grossièreté et d'insensibilité, pour être payé à l'instant même, que Ludovico ne pût s'empêcher de lui faire sentir assez vivement l'inconvenance et la dureté de faire une scène dans un pareil moment. Ce reproche excita en-

core plus la colère d'un homme déjà très-irrité. Je sais fort bien ce que je fais, dit-il, et pourquoi je prends ce moment. Je n'ai pas eu votre père vivant, mais je l'aurai mort, si je n'ai pas mon argent demain matin. Je vous laisse y penser. Il sortit, à la grande satisfaction de Ludovico qui tremblait que sa mère ne s'éveillât. Il ne comprenait rien du tout à la menace de l'imprimeur, n'ayant jamais entendu parler de cette loi singulière et barbare (1); mais il était choqué de la brutalité d'un homme capable d'ajouter ainsi à l'affliction de l'affligé; et tremblant pour sa mère, il alla s'informer auprès de la maîtresse de la maison si l'on avait

---

(1) Elle existe réellement en Angleterre. Un créancier a droit de se saisir du cadavre d'un débiteur insolvable, jusqu'à ce que ses héritiers aient payé ses dettes; mais elle est absolument hors d'usage.

quelque droit légal sur elle. Il apprit avec une horreur inexprimable que cet homme avait répeté devant cette femme la menace de se saisir du corps de M. Lewis, et qu'il avait légalement le droit de l'exécuter.

De ce moment, le malheur du pauvre Ludovico devint intolérable. L'idée des restes de son vénéré père insultés, traités avec mépris, arrachés de chez eux, jetés peut-être à la voirie, lui fit une telle impression que son ame entière en fut bouleversée. A peine eut-il conjuré l'hôtesse de n'en rien dire à sa mère, que ses sens l'abandonnèrent, et qu'il tomba évanoui sur le plancher. Agnès ne dormait pas. Retirée dans sa chambre, elle écrivait à son père pour l'informer de sa perte; et, pour la première fois, lui découvrant les circonstances de sa triste situation, elle lui demandait de lui

prêter dix pièces pour son deuil et celui de ses enfans, et pour les besoins du moment. Elle avait une pleine confiance que sa requête lui serait accordée, et que même si le bon pasteur n'avait pas cette somme à sa disposition, il l'aurait bien vîte trouvée chez ses paroissiens. Elle fit ensuite les arrangemens nécessaires pour l'ensévelissement de son mari, et mit à part l'argent qu'il lui fallait pour le faire enterrer sans luxe, mais cependant aussi honorablement qu'il lui était possible. Elle croyait le devoir au nom de son mari et à son fils; mais ce qui lui restait pouvait à peine suffire jusqu'à la réponse de son père. Elle était bien aise de s'occuper de ces tristes détails, pendant qu'elle était seule, pour ménager la sensibilité de ses enfans Mais à peine avait-elle fini que la servante de la maison vint l'avertir que son fils était

très-mal ; et par la description qu'elle lui fit de son état, elle pouvait même douter de son existence.

Nous n'essaierons pas de peindre l'exès de son émotion et de sa douleur; tous les cœurs de mère la comprendront. Elle ne fut pas long-temps dans ce doute affreux. Ludovico commençait à reprendre ses sens quand sa mère arriva auprès de lui. Peu après il ouvrit les yeux, et se trouva dans les bras de cette tendre mère. L'angoisse cruelle d'Agnès était si bien empreinte sur ses traits, sa physionomie était si renversée que son fils en fut effrayé, et fit un effort presque surnaturel pour se lever et pour l'assurer qu'il se sentait beaucoup mieux. Il attribua sa faiblessse à ce que le chagrin l'avait empêché de prendre aucune nourriture (ce qui était vrai). Il accepta ce que sa mère lui présenta, prit sur lui de surmonter

l'émotion qui l'oppressait; et pendant le reste du jour il affecta un calme qui était bien loin de son esprit. Il ne cessait de penser au moyen de trouver de l'argent pour satisfaire ce cruel imprimeur, avant le moment fatal qu'il avait fixé; et dans un si court espace et une si triste circonstance, il n'en trouvait aucun. Quelquefois il se flattait qu'il était impossible qu'un être humain pût être aussi barbare, puis il retombait dans l'horrible crainte que ce ne fût trop vrai; et il se figurait alors le désespoir de sa mère, si cette menace était exécutée. Chaque bruit qu'il entendait le faisait frissonner; chaque son de voix, sous les fenêtres de la maison, l'alarmait; et sa souffrance actuelle surpassait encore celle de la soirée précédente, en recevant le dernier soupir de son père. *Que je tombe entre les mains de Dieu, plutôt que*

dans celles des hommes, disait le roi David dans une de ses grandes détresses: le pauvre Ludovico disait de même. La mort de son père était une épreuve cruelle que Dieu leur envoyait, et qu'il fallait supporter avec résignation ; mais celle dont on le menaçait était au-dessus de ses forces.

Hors d'état de dormir, il se leva de bonne heure. Il ne savait que faire pour prévenir ce malheur, et se promenait dans la chambre avec agitation. Le corps de son père était dans un cabinet à côté, qui s'ouvrait sur le palier. Il écoutait sans cesse s'il n'entendait aucun bruit : un profond silence régnait encore autour de lui. Quoique bien aise du repos de sa mère, il s'impatientait qu'elle fût levée. Il voulait, sans lui en dire le motif, obtenir d'elle de hâter la cérémonie de l'enterrement. C'était la seule chose qui se

présentât à son esprit, lorsqu'il entendit des voix d'homme qui montaient l'escalier, et qui ouvrirent brusquement la porte du cabinet. Il sentit son sang s'arrêter dans ses veines, et craignit un instant de retomber dans le même état que la veille. Mais le souvenir du désespoir de sa mère le soutint, et lui donna du courage. Il avala rapidement un verre d'eau, et par un effort désespéré, il courut à la porte du cabinet où les hommes étaient entrés. Que faites-vous là, s'écria-t-il ? que voulez-vous ? que demandez-vous ? au nom de Dieu, sortez de ce cabinet ! — Nous venons faire changer de place à ce mort : voilà tout, répondit un des hommes d'un ton bourru ; ôtez-vous du chemin.

Un délire au-dessus de l'expression s'empara de Ludovico. Sans savoir ce qu'il faisait, il vola dans la rue, jeta

les yeux de tous côtés comme s'il appelait le ciel et la terre à son secours: et ce ne fut pas en vain.

Un homme d'une haute stature, âgé d'environ cinquante ans, et qu'on distinguait à son costume pour être un membre de la Société des Amis ou Quaker, marchait lentement dans la rue, les bras croisés sur son habit sans boutons. Ce fut le premier être humain que les yeux égarés de Ludovico rencontrèrent. Il courut à lui, saisit son bras pour l'arrêter; et tombant à ses pieds dans une espèce d'agonie, il embrassa ses genoux en lui criant : Sauvez mon père! au nom de Dieu, sauvez mon père!

Ton père est-il en danger, mon enfant? est-il malade?

Non! non! il est mort! tout à fait mort! On veut le prendre. Ah! sauvez-le par pitié!

Le Quaker fut tout à coup frappé de l'idée que sans doute le père de ce pauvre enfant avait commis un suicide dont la justice prenait connaissance. Il s'informa si c'était cela ; et la douleur de Ludovico augmenta encore à cette supposition. Non, non, Monsieur ! s'écria-t-il. Dieu soit béni! mon père n'était pas capable d'une telle action ! Il était un bon chrétien. Pendant la maladie de langueur dont il est mort avant hier, il ne cessait de recommander son ame à son rédempteur. Je vois à présent que je ne ne suis pas aussi malheureux que j'aurais pû l'être ; mais combien je le suis encore !

Dis-moi donc, mon pauvre enfant, ce qui t'afflige si fort, et en quoi je puis t'aider !

Ludovico s'était relevé, et conduisit le Quaker à la porte par où les hommes devaient passer, pour qu'il

pût les arrêter s'ils emportaient le corps. Il commença sa triste histoire. A peine eut-il fini, que les deux hommes descendirent sans rien porter. Le Quaker les interrogea. Il se trouva que sur l'ordre de madame Lewis, ils venaient d'apporter le cercueil, qu'ils y avaient placé le défunt, et que Ludovico s'était alarmé sans raison. Cependant, d'après le témoignage de la maitresse de la maison, à qui le Quaker voulut parler aussi, il parut que du moins ce n'était pas sans sujet; qu'il y avait vraiment à craindre que l'on ne se saisît du corps; et que le jeune homme en avait été menacé la veille. Alors cet homme, ami des malheureux, bon et charitable, entra dans la chambre, s'assit, et se fit répéter par le pauvre jeune homme, tous les détails de la situation de sa famille. Sa contenance et sa physionomie étaient

immobiles. On voyait qu'il avait l'habitude de renfermer en lui-même toutes ses sensations. Ses yeux étaient baissés, et ses mains croisées devant lui. Seulement il soupira quelquefois. Quand Ludovico eut fini son simple récit, le Quaker se leva et dit avec le même calme :

— Il faut que je te quitte, mon enfant, mais voilà mon adresse. Si ce que tu crains arrivait, ne te fais pas scrupule de m'envoyer chercher; je serai bientôt là; et voilà une guinée pour tes besoins du moment, qui me paraissent pressans. Je n'entends rien à ta profession ni à celle de ton père. Je ne peux donc décider de ce qui est à mes yeux vain et inutile. La secte des Quakers ou trembleurs, dont il se trouve beaucoup en Angleterre, méprise la peinture, et l'exclut de son culte et de ses habitations. Mais je connais

un très-bon homme, nommé John Joung, qui ne trouve aucune peine trop grande pour secourir l'indigent. C'est un graveur; il doit s'entendre en peinture. J'irai le prier de venir voir ta propriété, et je te prie de ne pas souffrir que d'autres que lui te dirigent là-dessus, ni par la force, ni par la cajolerie. Attends l'ami que je t'enverrai, et prends courage. Rappelle-toi que tu es affligé, mais non dans un état désespéré ni abandonné. A présent, mon enfant, ne me retiens plus, car j'ai un ami qui m'attend.

Allez, homme bienfaisant, dit Ludovico en laissant retomber la main de l'étranger, qu'il avait saisie et qu'il pressait contre son cœur; et puissent les bénédictions d'un jeune infortuné que vous sauvez du désespoir, reposer sur vous!

Ces paroles ne furent pas entendues

de celui à qui elles étaient adressées; il était déja sorti, et malgré sa froideur apparente et son humilité religieuse, il était content du bien qu'il venait de faire à ce pauvre enfant, et de celui qu'il lui ferait encore.

Quelques momens après, madame Lewis sortit du cabinet où elle avait été faire un dernier adieu aux restes inanimés de son Alfred. Elle préparait leur frugal déjeûner, quand l'imprimeur et M. Sinister entrèrent ensemble. Le premier demanda brusquement son argent. Alors Sinister s'avança avec une douceur et une politesse affectées, et du ton le plus insinuant, il dit à la veuve qu'il lui serait facile de payer cette dette, puisqu'il venait exprès pour la tirer de peine, lui offrir d'acheter tout de suite toutes les peintures que son mari avait laissées. Hélas! répondit madame Lewis, mon

cher Alfred avait beaucoup de morceaux commencés, et pas un de fini.

C'est égal, dit Sinister, je vous donnerai quelque chose des moindres esquisses; voyons. Je prendrai tout ce que vous avez.

Impatiente de le renvoyer et de satisfaire l'imprimeur, Agnès entra dans la chambre pour chercher tous les ouvrages de son mari; et surprise de ne plus les voir, elle demanda à son fils ce qu'ils étaient devenus. Chère mère, lui dit-il, je les ai cachés ce matin; mais vous ne pouvez pas les vendre jusqu'à ce que M. Joung les ait vus et taxés. Quand il en aura fixé le prix, M. Sinister pourra les avoir s'il les veut, mais pas avant.

— M. Joung, dis-tu, mon enfant! je ne connais personne qui se nomme ainsi.

M. Sinister n'en pouvait pas dire

autant; et ce qui était plus fâcheux pour lui, c'est que M. Joung le connaissait aussi. Décidé à ne pas se rencontrer avec lui, il prit bien vîte la résolution de s'en aller et se retourna du côté de la porte, jetant un regard à l'imprimeur, pour lui faire entendre de répéter à la veuve de M. Lewis, l'outrage dont il avait menacé son fils. Ludovico voyant cette intention, parla le premier. Je sais ce que vous allez dire à ma mère, dit-il à l'imprimeur, dès que Sinister fut sorti : écoutez-moi auparavant. Nous voulons vous payer honnêtement tout ce que nous vous devons, si vous voulez prendre patience. Mais si vous exécutez l'horrible menace que vous m'avez faite, j'ai un protecteur qui viendra me défendre, et que j'irai chercher au moment même : voilà son nom. En disant cela Ludovico lui mit dans la main l'adresse du

Quaker. David Gurney ! s'écria l'imprimeur; c'est le propriétaire de la maison où je demeure; c'est aussi mon protecteur, mon sauveur; il m'a préservé de la prison. Comment diable le connaissez-vous ? Allons, allons, Sinister n'a pas tort; vous êtes un rusé petit garçon... Oui, c'est bien l'écriture de M. Gurney. Ah çà ! ne lui dites rien de notre affaire. J'ai voulu voir seulement si vous êtes un bon fils. Allons, je suis content de vous; vous le serez de moi. Vous me paierez un jour. J'attendrai; et pour vous prouver ma bonne volonté, je prendrai la moitié de ma dette en livres; vous en avez de bien conditionnés. Je viendrai les examiner dans un autre moment; je les taxerai en conscience, et j'espère bien aussi placer quelques exemplaires de celui que j'ai imprimé; tout s'arrangera. Non, en vérité, je n'aime pas à être dur

avec personne. M. Sinister sait bien ce que je lui dis hier. Ce dernier était déjà au bas de l'escalier; et l'imprimeur allait le suivre; mais le prudent Ludovico le retint en insistant pour qu'il prît tout de suite les livres qui lui convenaient, qu'il lui en donnât un reçu, et signât la promesse d'accorder du temps pour solder sa dette en fixant un terme. Il y consentit de bon cœur; et l'on peut comprendre et la joie du jeune homme, d'être à l'abri de toute crainte, et l'étonnement d'Agnès qui ne pouvait comprendre comment son fils avait acquis deux protecteurs dont le nom seul tranquillisait leurs créanciers. Il lui expliqua tout ce qui s'était passé. Elle frémit, elle se réjouit, elle bénit le ciel et son Ludovico, et se hâta de lui servir un bon déjeûner dont il avait grand besoin, après tout ce qu'il avait

souffert. Dès qu'il eut mangé, il se pencha sur le dossier de sa chaise, s'endormit profondément, et jouit de quelques heures de repos.

CHAPITRE XVI.

Le matin suivant, ils rendirent à la terre la dépouille mortelle de l'être chéri qu'ils avaient perdu, et commencèrent à arranger leur futur plan de vie. Les vœux d'Agnès auraient été de retourner vivre dans les montagnes du Cumberland; mais elle n'avait là aucun moyen de gagner sa subsistance et celle de sa fille, et Ludovico moins encore. Il était trop jeune pour qu'elle pût l'abandonner seul dans le monde. Elle résolut donc de sacrifier pendant quelques années le bonheur de vivre avec sa famille, et de les employer à travailler pour payer ce qu'elle devait encore et se procurer de quoi vivre avec ses enfans, jusqu'au moment

où Ludovico pourrait se placer de quelque manière. Pendant qu'ils en parlaient, ils furent interrompus par l'arrivée du bienfaisant Quaker et de M. Joung. Le premier n'avait point vu madame Lewis lors de sa première visite, et fût enchanté de son maintien si modeste et si doux. Tandis que son ami examinait les esquisses et les peintures que M. Lewis avait laissées, il s'informa des projets futurs de la veuve. Cela amena madame Lewis à parler du passé, quoique ce fût aussi peu que possible et sans faire l'ombre même d'une plainte. M. Gurney comprit quels momens affreux d'anxiété et d'affliction elle avait passés, et qu'elle les avait supportés avec une force d'ame et une résignation qui enchantèrent l'honnête Quaker. La tendre épouse, la mère dévouée, la bonne chrétienne ne pouvaient manquer de l'intéresser

vivement. Mais quoiqu'il fût bien déterminé à devenir son ami et son soutien au besoin, il l'était plus encore à tâcher de lui procurer les moyens et la consolation de sortir de la dépendance où la jetait son indigence.

Pendant qu'ils conversaient ensemble, la petite Constantine, alors âgée de huit ans, et qui était déjà très-utile à sa mère, entra avec un panier d'ouvrage passé dans son bras, et s'assit dans un coin pour travailler, ne croyant pas que les étrangers fissent la moindre attention à une petite fille. Mais les yeux du bon Quaker ne la quittaient pas. Il admirait son silence, son air sage et réfléchi, et la douce innocence de sa jolie physionomie. Ludovico ayant appelé sa mère pour quelque explication relative aux peintures, le Quaker s'approcha de la petite, la questionna sur son ouvrage. Elle cousait des

gants. Il obtint peu à peu de cet enfant la petite histoire de tous les travaux de sa mère pour gagner quelque chose, et des siens aussi depuis qu'elle pouvait tirer l'aiguille. Elle était dans cet âge heureux où le chagrin ne laisse pas des traces bien profondes. Toute fière de ce que le Monsieur lui parlait, elle ne se faisait pas presser pour lui répondre avec son ingénuité enfantine. J'espère bien, lui dit-elle, devenir un jour grande et habile comme mon frère, et pouvoir aussi travailler pour maman, comme il travaillait pour papa quand il l'a fait sortir de prison. A ce souvenir de ses plus cruels momens de détresse, Agnès sentant qu'elle ne pouvait retenir ses larmes, se hâta de sortir un moment. Alors M. Joung qui avait aussi entendu la petite, se rapprocha d'elle, et lui demanda ce que son frère avait fait pour secourir leur père. — Il

me peignait moi et maman toute la journée, Monsieur, et puis le chien, et puis le chat, et puis ma poupée; et il allait vendre tout cela. Il en tirait beaucoup d'argent qu'il a tout donné pour faire sortir papa de prison : n'est-il pas vrai, Ludovico ? Celui-ci rougit du petit babil de sa sœur, et ne répondit rien. Il paraissait occupé à ranger les esquisses. M. Joung avait l'air frappé de quelque souvenir. C'est lui, j'en suis sûr, dit-il à haute voix; et se rapprochant du jeune homme : Ainsi, lui dit-il, vous peigniez votre mère et votre sœur. Vous rappelez-vous avoir donné un de vos dessins à un voyageur dans une diligence, il y a quelques années ?

Je m'en souviens parfaitement, Monsieur, dit Ludovico; et je serais bien ingrat si je l'avais oublié. Ce Monsieur avait eu la bonté de me donner

une bande de biscuits pour ma petite sœur qui était malade et ne pouvait manger aucune autre chose ; et le lendemain il m'envoya, par le cocher de la diligence, dix fois plus que ne valait mon barbouillage. Oh ! si seulement j'avais pu le revoir et le remercier !

Ce Monsieur, reprit M. Joung, était mon beau frère, le frère de ma femme. Il nous a souvent raconté cette petite histoire. Le pauvre homme est mort à présent ; mais votre dessin est chez moi. Mistriss Joung l'aime beaucoup comme un présent et un souvenir de son frère. Elle sera heureuse de voir celui qui l'a fait, et de vous le montrer ; et quoiqu'il soit lié à de pénibles circonstances, vous serez bien aise de vous les retracer.

Madame Lewis rentra. M. Joung s'adressa à elle avec cette politesse respectueuse que tout être humain et

sensible, a pour la vertu malheureuse. Il lui raconta l'histoire du dessin de son fils ; puis il ajouta : En examinant toutes ces peintures, j'ai trouvé qu'on retirerait très-peu d'argent dans ce moment de celles qui ne sont pas achevées : je vous conseille de les garder. Comme je pense que votre fils, qui montre du talent, pourra se perfectionner avec le temps, et les finir quelque jour, il les vendra avantageusement.

Agnès allait alléguer l'urgente nécessité de tirer parti de tout ce dont elle pouvait se passer pour acquitter ses dettes. M. Joung lui imposa silence par un geste de la main, et continua. Le livre d'esquisses, Madame, est d'une grande valeur, et je l'acheterai moi-même, si vous croyez que votre fils n'ait pas de goût pour être graveur; car si c'était son intention vous auriez

tort de vous en défaire. Il pourrait dans la suite lui procurer un plus grand bénéfice. Mon pauvre enfant, répondit Agnès, n'a aucun moyen pour acquérir l'instruction nécessaire pour cet art, sans quoi il se trouverait heureux de de s'y vouer; c'était l'idée de son père et son désir. Depuis que nous sommes à Londres, nous avons pris des informations à ce sujet; mais le prix d'un apprentissage de graveur est bien au-dessus de nos facultés. J'accepte donc avec reconnaissance ce que vous voudrez me donner pour ces esquisses.

Voici, Madame, ce que je vous offre, dit M. Joung: je vous donnerai tout de suite vingt-cinq guinées, et la promesse de vingt-cinq autres. Lorsque le recueil de gravures que je me propose de faire sera complet, j'en donnerai peut-être alors davantage, suivant le bénéfice que j'en retirerai. Acceptez-vous, madame Lewis?

Elle était loin d'en espérer autant, et consentit, en le remerciant, à conclure ce marché.

Je vais donc, Madame, vous donner d'abord votre premier paiement, que j'ai sur moi en billets de banque; ce sera une affaire finie. Il les posa sur la table. Elle les prit à mesure, et les divisa d'abord en plusieurs paquets pour payer tous ses créanciers. M. Gurney la regardait faire en silence. Quant elle vint au dernier billet elle vit qu'il ne suffisait pas pour acquitter la dernière dette; elle tira de sa poche la guinée que M. Gurney avait donnée à Ludovico, et deux schillings de plus. Elle enveloppa cet argent avec le billet, puis jeta au ciel un regard plein de gratitude. Dieu soit béni! dit-elle; ce soir, mon fils, nous ne devrons plus rien, plus rien que notre vive reconnaissance au ciel et à ces hommes généreux. Ah! que

mon Alfred ne peut-il voir que ses dettes, qui le tourmentaient si fort à sa dernière heure, sont déjà acquittées, et par le produit de son travail!

M. Joung était bon observateur. Il joignit ce trait de délicatesse et d'honnêteté à tout ce qu'il avait vu de cette intéressante famille Il essuya une larme que l'admiration faisait couler. M. Gurney, avec son air apathique, n'était pas moins ému intérieurement. Ils se regardèrent en silence pour se communiquer leurs pensées. M. Joung dit à Ludovico d'apporter le livre d'esquisses chez lui à Fitzroi-Square le lendemain matin. Il serra la main de M. Gurney, salua Agnès, fit un signe d'amitié aux deux enfans, et se retira.

Je t'ai placé dans de très-bonnes mains, dit le Quaker, quand il fut loin. Il se passera bien des jours avant qu'il retire l'argent qu'il vient d'avancer;

mais le ciel lui en paiera l'intérêt. Ce n'est pas tout, jeune ami, j'ai vu que tu l'intéressais; et l'ami Joung est un homme qui a une grande estime pour l'industrie et l'honnêteté réunies, et qui ne t'abandonnera pas. Moi, je n'aurai de long-temps l'occasion de revenir ici; puis, je te l'ai dit, je n'entends rien à ton métier, et je ne l'aime pas, quoique je t'aime toi, parce que tu es sage et bon enfant. Sois-le toujours, mon fils, et prends conseil en toute occasion, d'abord de ta conscience, et puis de l'ami Joung qui connaît le genre de ton travail. Adieu, bonne mère, je te dis comme à ton fils : sois toujours comme à présent, résignée et raisonnable Adieu petite fille, marche sur les traces de ta mère, et rien ne te manquera.

Il allait sortir; mais sa bonté si généreuse, sa contenance si calme et si

pleine d'amitié, ses conseils si sages, ses bons vœux, cette espèce d'adieu solennel avaient ému à l'excès le cœur de Ludovico. Surmontant sa timidité, il saisit la main du Quaker, et le regardant avec la plus tendre expression : Oh ! Monsieur, lui dit-il, oh ! notre ami, nous quittez-vous déjà, et pour ne jamais revenir ?

Je n'ai pas dit *jamais*, mon enfant, et j'espère bien te revoir et te retrouver plus heureux. Je dois bientôt partir d'ici, mais pas avant d'avoir fourni à ta mère les moyens de porter, ainsi que ses enfans, un deuil décent pour celui que vous avez perdu, sans luxe, mais suivant l'usage. J'ai été charmé et touché que ta mère en recevant de l'argent ait d'abord pensé à ses créanciers plutôt même qu'à s'habiller. Mais actuellement je désire qu'elle aille immédiatement acheter

tout ce qu'il vous faut à tous pour votre deuil, comme vous étiez hier à la cérémonie. Je suppose que vous aviez emprunté vos vêtemens, puisque vous ne les avez plus aujourd'hui.

Madame Lewis en convint. La maîtresse de la maison, qui était veuve aussi, lui en avait prêté et en avait procuré à Ludovico. Ils les avaient rendus d'abord. Agnès destinait à cet usage la petite somme qu'elle avait demandée à son père; et dans son empressement de payer ses dettes, elle n'avait pas pensé à autre chose. M. Gurney lui présenta un billet de banque de vingt pièces, en lui disant : Tu as encore un créancier, digne femme, paie-le en bonne amitié et en bons vœux pour son voyage. Il se hâta de sortir de la chambre avant qu'elle eût pu prononcer un mot de remercîment, mais ils les adressèrent au ciel, à cette bonne Providence qui leur avait

donné ce généreux ami. Tous les trois à genoux et les mains jointes, ils prièrent pour leur bienfaiteur, qui allait sans doute en Pensilvanie dans l'établissement de sa secte.

La bonté de cet excellent homme ne s'arrêta point là. Quoique madame Lewis ne se fût pas plaint de sa mauvaise santé, il s'était aperçu facilement qu'elle avait beaucoup souffert de tant d'inquiétudes et de peines, ainsi que des privations de toute espèce. L'habitude qu'il avait de visiter les asiles du malheur et de la misère, lui avait découvert ce qu'Agnès se cachait à elle-même, pour ne pas inquiéter ses enfans. Tant qu'elle devait agir pour leur bien-être et pour soigner son mari, à peine s'apercevait-elle de sa faiblesse. Mais il était sûr qu'à présent qu'elle n'avait plus de sollicitude pour un malade chéri, ni le tourment de ses dettes,

elle devait sentir ses propres maux, ou plutôt l'excès de son abattement. Il lui envoya le lendemain plusieurs bouteilles d'excellent vin vieux. Une bonne femme âgée, qui le servait, accompagna l'envoi. Elle était chargée par son maître, de recommander à madame Lewis de prendre un logement pour l'été, dans quelque ferme près de Londres, où le bon air et du lait la remettraient sûrement. Jusqu'alors, M. Gurney la priait de permettre que cette femme lui apportât tous les jours les mets qui pouvaient contribuer au rétablissement de ses forces et à rendre un peu d'embonpoint au pauvre Ludovico, dont la maigreur et la pâleur attestaient ce qu'il avait souffert.

CHAPITRE XVII.

Agnès commença à s'occuper d'habiller Ludovico, qui devait sortir le lendemain. Très-proprement mis, en grand deuil, et la contenance un peu moins abattue, il se mit en chemin pour porter le porte-feuille d'esquisses à son possesseur actuel. Arrivé à Fitz-roi-Square, il frappa à l'adresse indiquée Un domestique vint ouvrir et l'introduisit d'abord dans un joli salon. A l'un des bouts était assise, devant une table à ouvrage, madame Joung, femme agréable, qui lui parut du même âge que sa mère. Elle le reçut avec affabilité et lui montra une chaise auprès d'elle, en lui faisant signe, par un regard, que son mari était occupé

avec quelqu'un d'un autre côté de la chambre et ne pouvait lui parler. Dans ce moment, une petite boîte remplie de bobines de soie, tomba par terre, et elles roulèrent de tous côtés. Ludovico se hâta de poser son portefeuille et de courir pour les relever. A mesure qu'il les remettait dans la boîte, il envidait la soie autour des bobines, avec plus d'adresse et d'intelligence que n'en ont ordinairement les petits garçons en touchant à des ouvrages de femmes. Fort bien, dit madame Joung en souriant; je vois, jeune homme, que vous avez souvent aidé votre mère; je vous en aime davantage, d'autant plus qu'en même temps vous n'avez pas négligé d'autres talens. Regardez, dit-elle, en lui montrant un panneau de la boiserie garni de tableaux, vous trouverez-là un des ouvrages de votre enfance. Vous avez sû-

rement fait bien des progrès depuis lors? mais celui-ci, qui me vient de mon frère, m'est plus cher que ne me le serait la plus belle peinture. Regardez; vous verrez que lui aussi savait l'apprécier.

Elle se leva et conduisit le jeune garçon, rouge de confusion et de plaisir, devant le petit dessin. Il était proprement encadré, et ces mots étaient écrits au bas :

« Fait et donné par un enfant de dix ans qui travaille pour son père. »

Les yeux de Ludovico se remplirent de larmes : « Hélas! dit-il en joignant les mains, je n'ai pu le garantir de la mort et je ne travaillerai plus pour lui. Il leva les yeux au ciel, et alors il apperçut au dessus de son dessin le portrait à l'huile d'un homme qu'il reconnut d'abord, quoiqu'il ne l'eut vu que quelques instans : mais la re-

connaissance avait gravé ses traits dans la mémoire du sensible enfant. Le voilà, s'écria-t-il; c'est lui-même, c'est mon premier bienfaiteur! Oh quel plaisir me firent ces biscuits que ma mère désirait! Mais il est mort aussi; il est avec mon pauvre père. Ses larmes recommencèrent à couler, et celle de madame Joung s'y joignirent. Tous deux cherchèrent à se calmer en s'éloignant des images et des souvenirs qui les avaient attendris. En se rapprochant de sa place, les regards de Ludovico se portèrent sur un jeune garçon qui paraissait avoir un an ou deux de plus que lui, à qui M. Joung parlait. Un homme âgé, assis près d'une table, signait un parchemin qu'on fit aussi signer au jeune garçon. Ce vieillard remit ensuite à M. Jonng plusieurs billets de banque, en disant: Voilà Monsieur, 350 pièces pour l'aprentis-

sage de mon neveu. Il viendra lundi prochain, comme nous en sommes convenus; et j'espère que vous trouverez en lui, un élève plein de génie.

Et moi j'espère, dit M. Joung, trouver un élève diligent et persévérant. Alors, peut-être, j'excuserai le génie qui a été jusqu'à présent le tourment de ma vie.

Vous m'étonnez beaucoup, dit le vieux gentilhomme.

—Cela peut être, Monsieur; mais vous me comprendriez si, comme moi, vous aviez eu affaire à des jeunes *génies*, ou qui prétendaient l'être, sans réflexion, sans régularité, sans prudence, sans économie; des étourdis, des crânes, des négligens, des opiniâtres, des distraits, des libertins. J'en ai eu par-dessus les yeux, de ces foux de toute espèce, que leurs parens et eux-mêmes me vantaient comme de

grands génies. Sans doute il en faut un degré pour réussir dans les arts; mais croyez que la sagesse et la persévérance sont bien plus nécessaires encore. Dans le fait, le vrai mérite du génie est que, dans un esprit sage et réglé, il est le plus grand stimulant de l'industrie; mais, sans cette condition, il ne sert qu'à égarer, et la présomption arrête les progrès du talent.

Vous entendez, Charles, dit l'oncle à son neveu, et j'espère que vous en profiterez. Ils saluèrent tous deux monsieur Joung, et sortirent ensemble.

Vous avez entendu aussi, dit monsieur Joung à Ludovico, et j'espère que vous croyez à ce que j'ai dit.

Oui, en vérité, Monsieur, répondit-il; c'est le langage de ma mère; c'est ce qu'elle m'a répété chaque jour.

—Vous n'aurez donc aucune répugnance à faire ce que ce jeune homme

a fait, à signer un contrat et à devenir mon apprenti?

Oh, Monsieur! dit Ludovico avec l'expression de la surprise et de la joie, je serais trop heureux sans doute, mais.... Mais ce Monsieur.... j'ai vu... Ah, Monsieur! cela ne se peut pas.

Eh bien! qu'avez-vous vu? répondit M. Joung; qu'on m'a donné une grosse somme d'argent pour la pension et l'instruction de ce jeune homme pendant trois ans. Il en a dix-sept; vous en avez quatorze; je veux vous prendre pour cinq ans aulieu de trois, et pour rien du tout, en considération de ce que vous possédez déjà assez bien l'art du dessin, et que j'espère que les même soins, l'industrie, l'honnêteté, l'affection que vous avez déployée jusqu'à présent dans votre conduite avec vos parens, vous les aurez aussi avec moi et avec ma femme. Vou-

lez-vous me le promettre ? Moi, je vous promets de vous servir de père, et déjà je vous aime comme un fils.

Ludovico au comble de la joie, de la reconnaissance, de l'attendrissement, voulait l'exprimer à son digne ami, et ne le pouvait pas ; son cœur était trop plein. Honteux de ne pouvoir retenir ses larmes vis-à-vis de M. Joung, dont l'air était si calme, il se tourna vers Mad. Joung, et vit que ses yeux étaient aussi humides. Alors, par un mouvement involontaire, il se précipita dans ses bras, et recula ensuite en lui jetant un regard qui disait tout ce qui était dans son cœur. Je vois tout ce que vous pensez, mon bon enfant, lui dit-elle, sans qu'il soit besoin de me le dire ; et je suis assurée que, pour la première fois de ma vie, j'aurai un apprenti dans ma maison qui, loin de faire tort à son maître, veillera

à ses intérêts, ne perdra pas son temps, ne manquera pas au respect dû à ce bon maître et à sa femme. Vous, Ludovico, vous ne vous conduirez sûrement pas comme ceux dont j'ai tant eu à me plaindre ?

Que Dieu m'en préserve! Madame, dit le jeune homme en levant au ciel, ses yeux humides.

Conservez toujours. mon enfant, cette humble confiance envers le ciel, cette pieuse observance de vos devoirs religieux ; augmentez en vertus en avançant en âge. Dès cette heure vous faites partie de ma famille. Je vais tout préparer pour vous recevoir lundi. Allez à présent porter cette bonne nouvelle à votre mère; c'est de sa main que je veux vous tenir.

Il y courut, et trouva cette bonne mère baignée de larmes. Elle venait de recevoir et de lire la réponse de son

bien-aimé père. Le ciel a exaucé ses vœux! dit-elle après avoir appris le bonheur de son fils; mais elle ne pouvait attendre jusqu'au lundi suivant pour exprimer aux bienfaiteurs de son cher Ludovico la reconnaissance dont son cœur était plein; elle voulait y aller le soir même. Ludovico craignit que tant d'émotions, coup sur coup, ne lui fissent du mal. D'ailleurs M. Joung logeait assez loin. Il la conjura donc de renvoyer au lendemain à y aller, et de consacrer le reste de cette journée à communiquer à son bon grand-père la consolante nouvelle de tout leur bonheur, en lui renvoyant le billet de dix livres sterlings qu'il n'avait pas manqué de joindre à sa lettre, et dont ils n'avaient plus un besoin assez pressant pour le priver de cette somme.

Agnès céda à la requête de son fils ; elle écrivit une très-longue lettre à ce père si chéri et si révéré, dans laquelle l'espoir de l'avenir était mêlé avec le chagrin du passé. Elle anticipait en idée sur le doux moment où elle irait les revoir et lui présenter ses enfans. Ludovico, et même Constantine, y joignirent quelques lignes et lui demandèrent sa bénédiction. Tous les trois ensuite se préparèrent pour l'heure du repos, en rendant grâce à la Providence qui, au travers de sombres nuages, les avait conduits par degrés dans une situation plus tranquille ; mais madame Lewis aurait voulu que son Alfred en fût le témoin. Dans la confiance qu'il jouissait, dans une autre vie, d'un bonheur plus parfait et plus durable, elle passa la meilleure nuit qu'elle eût passée depuis long-temps.

Le matin suivant, proprement ha-

billée en grand deuil de veuve, laissant Constantine aux soins de son frère, elle s'achemina vers Fitzroi-Square, pour faire une visite de remercîment à madame Joung. On l'introduisit de suite. La famille était à déjeûner avec un ami. En voyant un étranger, elle fut d'abord interdite ; mais M. Joung la présenta à sa femme, et ensuite à ce monsieur, avec les expressions les plus flatteuses; et madame Joung la reçut comme une amie qui est bien venue dans tous les momens. Dès qu'elle fut assise, M. Joung, en lui demandant excuse, dit qu'il était obligé de les quitter; mais vous pourrez également, dit-il à sa femme, parler de ce que vous savez avec M. Lloyd, et terminer; je désire fort que la chose puisse avoir lieu : et il sortit.

Madame Lewis comprenant par ce peu de mots que madame Joung avait

quelque affaire avec ce gentilhomme, voulut aussi se retirer, d'autant plus qu'il l'embarassait par la manière marquée et pénétrante dont il l'a regardait. Quoiqu'il n'y eût précisément rien de désobligeant dans ce regard, elle désirait de l'éviter et voulut prendre congé. Mais madame Joung posant la main sur son bras, l'arrêta en lui disant : Ne nous quittez pas, je vous en prie, madame Lewis ; c'est avec vous que nous avons une importante affaire à traiter. Agnès se rassit, bien surprise, et ne comprenant pas où elle en voulait venir.

Notre ami, M. Lloyd, continua-t-elle, demeure dans la cité. Il est à la tête d'une maison de commerce très-considérable. Craignant que l'air de cette partie de la ville ne soit pas sain pour ses enfans, encore très-jeunes, il a acheté à Hamstead une jolie

petite campagne, et veut les établir dans cette agréable demeure. Une femme en qui il avait une entière confiance pour les soigner, vient de mourir. Il voudrait la remplacer par une bonne gouvernante en état de surveiller leur éducation, qui fut pieuse, vigilante, et qui, étant mère elle-même, sentît toute l'importance des devoirs qu'elle aura à remplir. En retour de ses soins, M. Lloyd et sa femme feront tout ce qui dépendra d'eux pour la rendre parfaitement heureuse et lui faire un sort avantageux. Je ne connais personne, madame Lewis, qui puisse mieux que vous, répondre à tout ce qu'on désire pour cette place. Il s'agit de savoir si vous voulez l'accepter.

Si vous pensez, Madame, que j'aie les qualités nécessaires, dit Agnès avec une noble modestie, je m'estimerais

fort heureuse, et de la bonne opinion que vous avez de moi, et de pouvoir la justifier. Mais il y a un seul obstacle; ma pauvre petite fille, ma Constantine...... Je sais que je pourrais l'envoyer à mes parens, chez qui elle serait heureuse aussi; mais il faut que je vous avoue ma faiblesse. Je viens de perdre un mari qui m'était bien cher, et je ne puis, non, je ne puis prendre sur moi de me séparer encore, au même moment, de mes deux enfans.

Vous ne serez point appelée à cette épreuve, dit monsieur Lloyd avec le ton de la bienveillance. Non, ma bonne amie, car déjà je veux vous donner ce titre, vous ne devez pas quitter votre fille pour des enfans étrangers. Elle doit vivre près de vous et se former sur votre exemple; mais elle peut partager ce bonheur avec mes filles, qui seront pour elle comme des

sœurs Je crois que plutôt vous respirerez l'air de la campagne, et mieux ce sera. Ainsi, si vous y consentez, ma voiture ira vous prendre lundi prochain avec Constantine pour vous mener toutes les deux à Hampstead. C'est le jour fixé pour l'entrée de votre fils chez son digne maître. Votre appartement vous paraîtrait trop triste. Il faut, dit-il, en riant, que mes enfans vous le fassent un peu oublier.

Des larmes d'étonnement et de reconnaissance coulèrent sur les joues de l'intéressante veuve, pendant que sa bouche tâchait d'exprimer son contentement et sa gratitude, même avant de savoir le traitement qui lui était offert, et qui surpassa de beaucoup son attente. Ah ! dit-elle, avec sentiment à ses nouveaux amis, laissez-moi croire que l'esprit de mon Alfred est dans ce moment au milieu de nous; qu'il voit

vos bontés pour ceux qui lui furent si chers, et qu'elles font partie du bonheur dont il jouit.

Elle revint à son tour apprendre à ses enfans cette heureuse nouvelle, et tous deux s'en réjouirent. Leurs petites affaires furent bientôt arrangées. La vente de leur mobilier acheva de payer ce qu'ils devaient encore. Agnès rendit son appartement, et M. Joung demanda que ce fût chez elle que la voiture de M. Lloyd vînt prendre la mère et la fille. Elles allaient partir, quand on annonça un homme de loi qui désirait parler en particulier à la veuve de M. Alfred Lewis, et disait qu'il arrivait exprès de Leeds dans cette intention. Agnès fut à la fois surprise et effrayée. Elle craignit que son mari n'eût peut-être contracté là quelque dette au-dessus de ses moyens. M. Joung, voyant sur son

visage une impression pénible, répondit pour elle, qu'elle ne recevait personne qu'en présence de ses amis; que si l'étranger le voulait ainsi, il pouvait entrer; ce qu'il fit d'abord.

Il s'approcha de madame Lewis, et lui dit qu'il venait de la part de M. Wright (ce fabricant de Leeds, pour qui M. Lewis avait fait la machine ingénieuse dont nous avons parlé); que ce M. Wright ayant vu sur les papiers que M. Lewis était mort, désirait de ravoir en sa possession un écrit signé de lui, qu'il avait donné une fois à M. Lewis, et qui devait s'être trouvé parmi ses papiers; que cet écrit n'était de nul usage à la famille Lewis, et pouvait lui être utile, vu qu'il était sur le point d'obtenir une patente pour la machine, qui avait parfaitement réussi, et qui depuis quelque temps était en activité.

Madame Lewis répondit qu'elle n'avait aucun doute que ce papier ne se retrouvât, ayant conservé soigneusement tous ceux qu'avait laissés son mari. « Il y en a un, ajouta-t-elle, que je n'ai point ouvert et que j'ai mis dans ma cassette. Il est lié d'un cordon vert : pensez-vous que ce soit celui-là ? »

Je sais, dit-il, que le sceau y est attaché par un cordon vert, et je suppose que le paquet est lié de même. C'est une obligation par laquelle mon client, M. Wright, s'engage à payer une certaine somme, si au bout de trois ans la machine se trouve répondre à son but. Ce terme n'est pas encore expiré; mais M. Wright a pensé que dans, cette triste circonstance, une somme d'argent pourrait être agréable à madame Lewis. Il m'a envoyé à Londres pour conclure avec elle cette affaire. Vous me rendrez l'obligation, et je vous

compterai la somme que M. Wright m'a remise pour vous.

— Je lui suis extrêmement obligée, dit Agnès; c'est un très-beau procédé de sa part. Je croyais que feu mon mari ayant vendu cette machine à son départ de Leeds, il n'avait plus rien à prétendre.

L'homme de loi rougit un peu.... Il hésita. Enfin il dit : — Il est étonnant, madame, que M. Lewis ne vous ait pas informé que cette stipulation ne pouvait regarder que l'inventeur de la machine, et que même en la vendant, il ne perdait aucun de ses droits sur le prix de l'invention.

— Je suppose, dit Agnès (en rougissant aussi de l'idée qu'elle venait d'exposer son Alfred au reproche de négligence ou de manque de confiance pour elle); je suppose que le terme n'étant pas échu, il n'y pensait pas en-

core, et que sa maladie si inattendue et si prompte absorbait toutes ses idées. Il se fiait aussi à la parfaite honnêteté de M. Wright, et il avait bien raison.

Une nuance d'embarras se peignit encore sur le visage de l'avocat. — Vous acceptez donc la transaction que je vous propose? dit-il en se remettant.

— Avec plaisir et reconnaissance, Monsieur. Que dois-je faire?

Me remettre le papier en question; ou, ce qui vaut bien autant, me faire un reçu pour fin de tout compte sur cet objet, de deux cents livres sterlings que je vais vous remettre. En disant cela, il tira un papier déjà écrit et une écritoire, qu'il plaça devant Agnès, en la priant de lire et de signer; et sortant aussi une grosse bourse, il commença à compter la somme. Madame Lewis ne savait si elle rêvait. Deux cents livres sterlings étaient une somme si fort au-dessus de son

attente, qu'elle ne pouvait en croire ses yeux et ses oreilles. Elle prenait la plume pour signer ce qu'on lui présentait, lorsque M. Joung, mettant tranquillement sa main sur la sienne, et lui ôtant la plume, lui dit :

— Ma chère Madame, il vaut mieux rendre l'obligation ; c'est plus sûr. Où est-elle ?

— Au fond de la cassette que je vous ai prié de garder en dépôt.

— Elle est dans mon cabinet. Ludovico, allez la prendre ; nous examinerons ce titre, et nous verrons s'il est bien en effet de deux cents pièces.

— Je n'ai pas dit cela, s'écria l'avocat. Il est peut-être plus considérable, mais vous voudrez bien observer que l'obligation ne sera échue que dans plusieurs mois. Ce te offre se fait pour arranger madame Lewis. Vous avez entendu vous-même, Monsieur, qu'elle

ne croyait pas que M. Wrigth lui dût rien. Il n'avait qu'à se taire, et....

— Honte sur vous et sur lui, si vous achevez votre pensée! s'écria M. Joung, avec la plus vive indignation, et sortant tout à fait de son calme accoutumé. Ainsi, ajouta-t-il, l'on regrette de n'avoir pas profité de l'ignorance et de la bonne foi d'une femme, pour dépouiller la veuve et l'orphelin. Madame Lewis, Monsieur, n'a besoin de rien dans ce moment. Elle ne doit pas un schilling. Elle et ses enfans sont pourvus et placés; elle attendra l'échéance de ce qui lui est dû, et terminera régulièrement.

Ludovico rentrait avec la cassette: elle fut ouverte et l'obligation trouvée, liée avec quelques brouillons de poésie et des comptes de marchands. Elle était un peu déchirée, mais point effacée; et l'avocat la reconnut pour

celle qu'il réclamait. M. Joung la lut à haute voix. C'était un contrat par lequel M. Wright s'engageait à payer à M. Lewis, inventeur de la machine pour la fabrique des draps, cinq cents pièces au bout de trois ans, si elle réussissait, et cinq cents autres au bout de cinq ans, lorsqu'il aurait obtenu une patente. Le tout était dans les formes proposées par M. Whright lui-même, et acceptées par M. Lewis; mais il s'en fallait de sept mois que les trois années ne fussent accomplies. Il était clair que le pauvre Lewis, toujours dans les espaces imaginaires, avait oublié cette transaction. M. Wright se l'était rappelée; et apprenant que Lewis était mort, il avait espéré obtenir un meilleur marché de sa veuve. L'avocat baissait les yeux avec confusion.

— A présent, Monsieur, lui dit M. Joung en tenant encore l'obligation dans la main, vous aurez la bonté d'informer votre client, que le jour même où les cinq cents pièces seront échues, elles doivent être payées en entier à madame Lewis. Je m'engage en votre présence à suppléer jusqu'alors à tout ce qui pourrait lui manquer. Ainsi l'arrangement si cruel et si désavantageux pour elle, que vous osiez lui proposer, tombe de lui-même. Je rougis pour M. Wright quand je réfléchis qu'il va faire une immense fortune, due en entier au génie et au travail du mari et du père de ceux qu'il voulait priver d'un mince avantage, comparé à celui qu'il en retirera.

Ah! Monsieur, vous ne savez pas tout, dit l'avocat: la machine fut abandonnée par M. Lewis lui-même avant

d'être achevée, et vendue à un simple charpentier, pour six ou sept pièces. Elle fut rachetée par mon client.

— Je n'en ai aucun doute, dit M. Joung, et autant j'exècre l'avidité de l'une des parties, autant je blâme la négligence de l'autre; mais les innocens ne doivent pas en souffrir.

Agnès se rappela très-bien le moment où son mari, pressé de partir pour Londres, avait remis sa machine au charpentier, en exigeant de lui de la remettre à M. Wright, qui lui paierait au-delà de ce qu'il en donnait à M. Lewis. Agnès, en remerciant Dieu de cette fortune inespérée, qui la mettait pour la vie à l'abri du besoin, la rapportait aussi à son Alfred. Ah! oui, dit-elle avec un sentiment d'orgueil, il avait vraiment du génie; mais il ne savait pas en tirer

parti. Je jouis doublement de cette fortune, en pensant que je la dois à ses talens.

— A propos de cela, Madame, dit M. Joung, qu'avez vous fait de l'édition du poëme de votre mari? vous ne l'avez pas vendue, j'espère.

—Non, Monsieur; elle s'est trouvée si mal imprimée, que je n'en aurais tiré que peu de chose. Je n'ai pas voulu déshonorer un aussi bel ouvrage en le laissant à vil prix. Je l'ai encore toute entière, à l'exception de quelques exemplaires, mis en dépôt chez des libraires.

— Il faut que Ludovico aille les reprendre tous dès demain. Il viendra un moment où vous en tirerez peut-être aussi un grand parti. Ah! comme tout ceci est la preuve que le trône du génie n'est qu'une vapeur, lorsque sa base

n'est pas la sagesse, et ses supports la persévérance et l'économie!

A l'heure fixée, M. et madame Lloyd arrivèrent, prirent dans leur voiture la veuve et sa fille, qui était dans la joie, et les menèrent dans une maison de campagne, petite mais très-élégante, bâtie au milieu d'un charmant jardin et des plus beaux ombrages. Elles furent entourées par trois jeunes filles, enchantées d'avoir une nouvelle compagne et une seconde maman : c'est ainsi qu'elles appelèrent d'abord Agnès, qui les aima et les soigna véritablement en mère. Les mois s'écoulaient comme des jours dans cette agréable retraite, où la vie était animée et remplie par l'exercice des plus doux devoirs, où le bonheur d'Agnès était augmenté par la certitude d'être utile, en formant ces jeunes cœurs

aux vertus domestiques, et par-dessus tout à la religion sainte, dont le sien était si vivement pénétré. Ludovico, en même temps, répondait parfaitement aux espérances de son digne maître, à qui il devenait plus cher de jour en jour. Il faisait de très-grands progrès dans le bel art du graveur, quoiqu'il eût beaucoup plus d'inclination pour la peinture. Mais profitant du fatal exemple que son père lui avait laissé, il persista dans le travail auquel les circonstances et les bontés de son protecteur l'avaient appelé. Celui-ci croyant que ces deux états pouvaient très-bien s'allier, lui laissa quelques heures de la journée pour continuer à s'exercer au dessin et à la peinture. Il ne perdait pas un seul moment, et ne se permettait d'autres distractions que de fréquentes visites à sa mère. Ses jours étaient

embellis par sa bonne conscience, et ses nuits, par le doux et paisible repos qu'elle procure. Il parvint ainsi à la jeunesse, aimé et estimé de tout ce qui l'entourait.

Comme nous avions seulement le projet, en commençant cet ouvrage, de donner l'histoire de l'*Enfance* de Ludovico, nous ferions bien, peut-être, de la terminer ici. Mais si nous sommes assez heureux pour que notre jeune héros ait intéressé les lecteurs, il s'en trouvera qui seront bien aise de connaître sa situation actuelle, et les pas qui l'ont mené au degré de considération dont il jouit : c'est pour eux que nous cédons à l'envie de leur donner encore le chapitre suivant.

CHAPITRE XVIII ET DERNIER.

A l'époque fixée, M. Joung reçut, au nom de madame Lewis et de ses eufans, la somme stipulée par M. Wright, et il la plaça dans les fonds publics. Son élève Ludovico avait si bien employé le temps qu'il lui laissait pour la peinture, et s'était surtout tellement appliqué au paysage, dans le but de finir les tableaux commencés par son père, qu'il crut pouvoir l'entreprendre. Il en parla à M. Joung, qui l'encouragea d'autant plus, qu'il avait appris que Sinister faisait seulement alors l'exhibition de ceux qu'il avait achetés, et gardés prudemment pour le temps où la mort du peintre, qu'il avait prévue, leur donnerait

une plus grande valeur. Il permit donc au jeune homme de travailler aux siens avec assiduité. Ludovico commença par ceux qui étaient les plus avancés, et bientôt il put en présenter aussi au public. On supposa avec raison que ceux qui étaient restés dans la famille devaient être les meilleurs; et la petite collection du modeste Ludovico trouva bien plus d'acheteurs que celle de Sinister, plus nombreuse et plus vantée. Ludovico s'était fait un devoir d'avertir de ce qu'il avait ajouté au travail de son père. S'il y perdit quelques acheteurs, cette intégrité lui valut des amis et des protecteurs. Plusieurs personnes mêmes achetèrent de ces morceaux parce qu'il y avait travaillé. Enfin il les plaça tous si bien, qu'il en retira une somme assez considérable. Il la porta d'abord à sa mère. Les cinq

années de son apprentissage étaient terminées. L'éducation des jeunes Lloyd l'était aussi; et madame Lewis jugea qu'elle pouvait enfin satisfaire son ardent désir d'aller dans le Cumberland visiter sa famille. M. Lloyd, à sa recommandation et pour l'obliger, avait placé avantageusement deux de ses frères dans des maisons de commerce. Le cadet, né depuis son mariage, et qui était de l'âge de Ludovico, avait un goût décidé pour le militaire. Au moyen de ses protecteurs, Ludovico lui procura une commission d'enseigne. Il se faisait un plaisir extrême de lui porter cette heureuse nouvelle, et de se lier d'amitié avec un oncle de même âge que lui. Il s'en faisait un plus grand encore de connaître enfin les respectables parens de la meilleure des mères; et M. Dumney et sa digne compagne, qui n'a-

vaient cessé depuis tant d'années de regretter leur bien-aimée Agnès, allaient enfin la revoir avec deux enfans qui méritaient déjà toute leur tendresse. Il serait impossible de décrire la joie, le bonheur de cette famille, lorsqu'elle fut réunie. Bien des larmes furent versées et bien des peines retracées; mais le délice du moment actuel effaçait tout. Ludovico, Constantine étaient serrés tour à tour dans les bras de leur respectable aïeul, et d'une grand-mère qui croyait retrouver sa jeunesse avec ses enfans chéris.

Ludovico devint le favori de son grand-père, dont la pénétration eut bientôt démêlé les vertus et le vrai génie qui distinguaient cet excellent jeune homme. Lui, de son côté, ne cessait d'admirer la simplicité, le bon sens, et par-dessus tout, la piété sans

affectation de ses bons grands-parens et qui, chez le pasteur était unie, à beaucoup de savoir, et à l'esprit le plus aimable. Il fut enchanté aussi des beautés romantiques de cette contrée qu'il connaissait en partie par les descriptions de sa mère, et par le pinceau de son père, et qu'il parcourut avec le même enthousiasme, avec la même sensibilité poétique qui excitait si puissamment autrefois la jeune imagination de M. Lewis. Mais Alfred s'y livrait si complètement qu'il méprisait la *prose* de la vie réelle, et tous les soins qu'elle exige d'un homme raisonnable. Ludovico, au contraire, au retour de ses excursions, calmait son imagination exaltée, en traçant avec son pinceau ce qu'il venait d'admirer. Il se remettait ensuite, peu à peu, à toutes les occupations que son grand-père ou sa mère lui prescrivait. Il

remplissait, en un mot, tous les devoirs que la religion et la nature imposent aux hommes vertueux.

Quoique M. Lloyd n'eût plus besoin des soins de madame Lewis, il lui avait cependant offert de continuer à habiter sa maison; mais on comprend facilement qu'elle préféra de passer l'hiver auprès de ses parens qu'elle rendait si heureux, et dont elle pouvait à présent augmenter le bien être, au lieu de leur être à charge. C'était d'ailleurs le moment de l'instruction religieuse de Constantine, âgée alors de quinze ans. Elle était bien aise qu'elle la passât dans la retraite, et que son grand-père l'introduisît dans l'église chrétienne.

Ludovico retourna à Londres avec son oncle, le jeune Dumncy, qui allait rejoindre son régiment. Il était d'un aimable caractère, et Ludovico s'était

tendrement attaché à lui. Il remplaçait dans son cœur son cher Raphaël, qu'il regrettait encore. M. Joung avait un fils un peu plus âgé, avec qui Ludovico s'était aussi lié d'amitié, d'autant qu'ils avaient de grands rapports de caractère. Ce jeune homme, sans talent pour la profession de son père, se destinait à l'église, faisait ses études à Oxford, et ne venait chez ses parens que pendant ses vacances. M. Joung avait écrit à Ludovico pour lui offrir de l'employer à graver chez lui, avec un traitement avantageux. Mais il se sentait entraîné irrésistiblement vers l'art de la peinture, et son séjour dans le Cumberland avait fortifié ce goût, que M. Lewis avait appelé l'*inspiration du génie*. Son fils, au contraire, craignant de n'en pas avoir assez, et ne voulant pas être un peintre médiocre, s'était presque décidé à rester graveur. Cepen-

dant il consulta M. Joung qui, n'écoutant pas son intérêt propre, lui conseilla d'essayer encore de la peinture, et de voir pour quel genre il aurait le plus de talent. Dans sa jeunesse, il paraissait s'être voué à la figure. Pour achever les tableaux de son père, il avait étudié le paysage. Actuellement il avait l'ambition de s'élever jusqu'aux tableaux d'histoire, et de copier ceux des grands maîtres. Il apprit avec transport que la galerie britannique était ouverte à tous les jeunes artistes; et se promit de profiter de ce secours, sans pour cela abandonner la gravure. Il osa se flatter de mériter l'approbation du public dans ces deux arts si étroitement liés. M. Joung approuva ce plan; et connaissant particulièrement les directeurs de l'Institut national, il leur recommanda son élève comme un jeune homme qui ferait

honneur à son pays. Il se recommanda bientôt lui-même par son zèle, son application, ses talens. On lui donna tous les secours nécessaires à son avancement, et ses ouvrages obtinrent l'approbation générale.

Un jour qu'il copiait dans la galerie un très-beau morceau d'après Raphaël, qui l'absorbait entièrement, deux dames qui visitaient les tableaux s'approchèrent de lui. A peine se laissa-t-il distraire un instant de son travail. L'une, entre deux âges, avait l'embonpoint et les couleurs d'une brillante santé; l'autre était une jeune personne de vingt ans, au maintien doux et modeste. Le jeune peintre, après avoir jeté un seul regard sur elles, s'était remis à son ouvrage, et ne levait plus les yeux, lorsque la plus âgée se penchant de son côté comme pour mieux voir le ta-

bleau; lui dit à demi-voix les deux derniers vers du *Ménestrel*:

« Heureux Edwin ! la Muse de l'Histoire
« Inscrit ton nom au temple de Mémoire. »

Ludovico trésaillit. Il se retourne vivement, se lève.... Cette voix! ce nom d'Edwin! ces traits!... Non, Ludovico ne se trompe pas : c'est la bonne, l'aimable lady Villars, et la jeune personne qui l'accompagne est cette petite Lucy que nous avons vue à quatorze ans si étourdie, si malicieuse, et qui, grâce aux années, à la raison, et surtout à l'exemple de son angélique belle-mère, est devenue à vingt ans une fille charmante. Elle n'a pas oublié ses torts; et avec un léger sourire, elle dit, en montrant le tableau sur le chevalet : Vous pourrez, quand vous voudrez, Mon-

sieur, reprendre le nom de Carrache; je vous promets de ne plus m'en moquer. Lady Villars le félicita aussi sur ses progrès qu'elle avait présagés, lui dit-elle, dans les dessins qu'il lui avait jadis envoyés. Ludovico la félicita à son tour, avec sentiment, sur le retour de sa santé. — Oui, mon jeune ami, lui répondit-elle, vos vœux ont été exaucés; ils l'ont tous été. J'ai su par Dermot que vous aviez aussi formé celui que je devinsse mère, et j'ai le bonheur d'avoir un fils. Souhaitez à présent qu'il ressemble à mon Edwin. — Ah! qu'il ressemble à sa mère, dit Ludovico en levant les yeux au ciel! Il avait encore ce beau regard plein d'innocence et de sensibilité qui lui gagnait les cœurs dans son enfance.

Lady Villars pria le jeune homme de monter avec elle dans sa voiture, et

de partager son dîner de famille. Elle le présenta au général qui se souvint parfaitement du jour où il avait acheté de lui le tableau des montagnes du Cumberland, que Ludovico ne revit pas sans une vive émotion. Pendant sa longue résidence sur le continent, cet amateur de peinture avait augmenté sa collection de beaux tableaux. Elle pouvait fournir à un jeune artiste de parfaits modèles, et il en permit le plein usage à Ludovico. En voyant combien ce jeune homme était véritablement modeste, vertueux, reconnaissant, il l'invita très-fréquemment à sa table, le présenta aux patrons les plus renommés des beaux arts, et donna ainsi à ses talens l'encouragement et la récompense qu'ils méritaient.

Lady Villars l'admit souvent aussi dans ses soirées, aux rassemblemens peu

nombreux, mais bien choisis, qu'elle aimait à réunir chez elle. Jamais le jeune artiste n'y parut déplacé, pouvant parler de tout avec intelligence. Il ne se mettait point en avant, attendait qu'on lui adressât la parole : ce qui arriva souvent quand on l'eut entendu. Ce fut là qu'à la prière instante de lady Villars, il lut le beau poëme de son père. Tous ceux qui l'entendirent en furent enchantés, et tout d'une voix lui conseillèrent de le faire imprimer au moyen d'une souscription à laquelle chacun s'intéresserait, et d'en soigner l'édition de son mieux. Ludovico, qui désirait passionnément de rendre cet hommage à la mémoire de son père, y mit beaucoup de zèle. Après avoir prié lady Villars de l'aider à choisir les sujets, il dessina et grava lui-même, pour chaque chant, une belle taille-douce; ce ne fut

pas un des moindres ornemens de ce bel ouvrage. Lady Villars, le général, sa fille aînée, mariée à un seigneur estimable, recueillirent des souscriptions dans la haute classe, pendant que M. Lloyd et sa femme en obtinrent chez les commerçans, et M. Joung chez les artistes. Ludovico envoya de son côté des prospectus dans les villes où son père avait séjourné, à Manchester, à Yorck, à Leeds, où il en eut bon nombre; à Yorck principalement, où cet ouvrage avait été composé, tout le monde voulut en avoir. Pour la première fois de sa vie, Ludovico eut un secret pour sa mère, et ne lui parla point de cette entreprise, vonlant lui faire une surprise agréable.

Enfin quand l'ouvrage fut imprimé, ses comptes réglés, les souscriptions rentrées, et tous ses plans arrangés, il écrivit à sa mère pour presser son re-

tour, lui disant qu'après une séparation de près d'une année, il était extrêmement impatient de la revoir ainsi que sa chère Constantine. Il la suppliait de venir célébrer son vingt-deuxième jour de naissance, à Londres dans la maison où il logeait, et dont il lui donnait l'adresse à Somers-Town, un des quartiers les plus aérés et les plus agréables de la capitale. La bonne et tendre mère lui accorda sa requête, et partit avec sa fille. Elle fut reçue par son Ludovico à la porte d'une maison très-petite, mais propre et élégante à l'extérieur; l'intérieur ne l'était pas moins. Son fils la conduisit dans un joli salon meublé avec goût et simplicité. Elle y trouva à sa grande joie monsieur et madame Joung avec leur fils, alors en vacance, et ses trois élèves, les jeunes miss Lloyd, transportées de revoir leur seconde maman

et leur sœur Constantine. Après les premières salutations d'amitié, son fils la mena à une fenêtre qui donnait sur un charmant petit jardin de gazon et de fleurs. Agnès était enchantée de cette jolie demeure.

—Est-ce donc ici votre logement, mon cher Ludovico? lui demanda-t-elle.

—Oui, ma chère mère, c'est ici où je loge; à moins que la maîtresse de la maison ne me mette dehors : mais comme elle m'aime beaucoup, et que je le lui rends de tout mon cœur, je ne le crains pas.

—J'espère bien que non, dit Agnès. Pourquoi vous mettrait-elle dehors de chez elle? Bien sûrement elle ne peut avoir un locataire plus sage, plus tranquille; et je suis sûre aussi que vous paierez régulièrement votre loyer. Quand j'habiterai la ville, je serai heu-

reuse de demeurer ici chez mon fils. Vous me présenterez à votre hôtesse. J'espère aussi gagner son amitié; et je la prierai de ne point vous renvoyer.

— Je crois, Madame, dit en riant M. Joung, que vous l'obtiendrez facilement de la mère de Ludovico.

—De la mère !..... Que voulez-vous dire ?

— Que cette maison appartient à la meilleure des mères, à madame Agnès Lewis.....

— Et que j'espère qu'elle voudra bien me permettre d'y loger près d'elle, ajouta Ludovico.

Agnès croyait rêver. — Quoi! dit-elle, ce paradis m'appartient ? Non, non, cela ne se peut pas.

—Et pourquoi donc, Madame, dit M. Joung, n'ai-je pas des fonds à vous dont vous m'avez permis de disposer ? J'ai trouvé cette maison si jolie, si bon

marché et vous convenant si bien, que j'ai cru pouvoir l'acheter pour vous sans vous consulter. Votre fils a voulu se charger de la meubler, et je pense que vous l'acceptez pour locataire et pour pensionnaire. Il est riche à présent votre Ludovico, et pourra vous payer une bonne pension.

— Il est du moins riche en vertu, s'écria son heureuse mère en l'embrassant tendrement. Il est le meilleur des fils, et vous les meilleurs des amis.

— Qui vous aiment et vous respectent, votre bon fils et vous, comme vous méritez de l'être, dit M. Joung attendri. Oui, malgré sa jeunesse, Ludovico par sa bonne conduite a des droits au respect ! Il m'a payé bien au-delà de ce que j'ai fait pour lui, et je le confonds dans mon cœur avec mon propre fils.

Pendant qu'Agnès écoutait avec

délice l'éloge du sien, il avait rejoint les jeunes gens qui étaient autour d'une table, occupés à regarder les gravures d'un grand livre très-bien relié. Madame Lewis tourna les yeux de ce côté, et vit avec surprise sa fille prendre ce livre avec vivacité, et couvrir le frontispice de baisers. — Qu'est-ce que vous faites donc, Constantine, lui dit-elle en s'approchant aussi ? Elle jette un cri. Ce frontispice lui présente l'image parfaitement ressemblante de son mari. Ah, mon Alfred ! s'écria-t-elle, toi qui manquais seul à mon bonheur, je revois donc tes traits chéris ! Mon fils, explique-moi ce miracle.

— Ce n'en est pas un, ma mère, dit Ludovico. Ma mémoire fidèle pour un objet si cher et si regretté, et ma ressemblance avec lui, m'ont rendu capable de tracer les traits d'un auteur dont on connaît à présent le mérite,

et d'offrir au public dans cet excellent ouvrage, un portrait plus fidèle encore de son esprit et de son génie.

— Mais, mon cher Ludovico, dit Agnès en parcourant cette belle édition, elle a dû vous coûter beaucoup J'espère que pour me procurer tant de bonheur, vous n'êtes pas allé au-delà de vos moyens.

— Non, ma chère et bonne mère; bien au contraire : j'ai tiré de cet ouvrage, tous frais payés, la somme de douze cents pièces, que je prie ma chère Constantine de recevoir comme un présent de son parrain Constantin-le-Grand; c'était à lui à la doter.

— Non, non, mon frère ! s'écria la jeune fille; c'est à vous, seulement à vous !

— Eh bien ! alors, chère sœur, accepte-le comme le don d'un frère à qui notre père mourant remit sur lui ses

droits paternels, et qu'il chargea du précieux dépôt de ton bonheur. Laisse-moi, chère enfant, remplir ce devoir sacré, et répondre à sa confiance, afin que lorsque nous serons tous réunis dans le sein de Dieu, je puisse le revoir sans rougir, et l'entendre dire : « Me voici, « ô mon Dieu ! avec les enfans que tu « m'as donnés. » Constantine pleurait, mais refusait encore.--Maman, dit-elle, dois-je accepter ? Mon frère n'est-il pas trop généreux ? Agnès était trop émue pour répondre. —Non, non, dit Ludovico, je ne suis que juste ; c'est ta portion des dons du génie de notre père, le produit de son don de poésie. Il m'a laissé une partie de celui de la peinture ; mon digne ami m'a rendu bon graveur. Avec mon pinceau et mon burin, je ne manquerai de rien si je sais être sage.

Constantine céda. Le jeune Joung

sur qui elle avait fait une forte impression, et qui savait que son père ne s'opposerait pas à cette union, lors même que cette aimable jeune fille ne lui aurait rien apporté, était fâché qu'elle eût cette somme. Mais c'était si peu de chose en comparaison de la fortune de son père, qu'il ne pût être soupçonné d'intérêt lorsqu'il lui offrit ses vœux qui ne furent point rejetés. Ce mariage eut lieu dès qu'il eut pris les ordres. Constantine fut heureuse, et Ludovico, charmé d'avoir un frère dans son ami. Agnès partagea sa vie entre ses enfans et ses parens tant qu'ils vécurent, et trouva avec ces objets chéris la récompense de ses vertus.

Et notre Ludovico ? Il connut aussi tout le charme du bonheur domestique, et devint l'heureux époux de miss Fanny Lloyd, l'aînée des élèves de sa mère, et qui la chérissait tendre-

ment. La Famille des Villars lui conserva ses bontés. Il fut *leur ami* plutôt que leur protégé, et continua de se distinguer dans l'état qu'il avait embrassé. Un de ses meilleurs ouvrages fut un tableau où il s'était peint lui-même au moment où il rencontra le bon quaker Gurney, et où dans l'excès de sa détresse il se jeta à ses genoux. Il regardait ce moment comme celui qui avait amené le changement de son sort et tous les évènemens heureux de sa vie. Il eut encore le plaisir de revoir cet excellent ami lorsqu'il revint d'Amérique, et de lui faire, de ce tableau, un hommage qui le réconcilia avec l'art de la peinture.

Mes jeunes lecteurs! vous à qui je dédie ce simple ouvrage, dans quelque situation que le sort vous ait placés,

l'histoire de Ludovico doit être pour vous un bon exemple, une utile leçon, et un encouragement à vous bien conduire. Si vous êtes riches, heureux, entourés d'amis et dans une brillante fortune, pensez combien de pauvres jeunes gens doués peut-être de plus de talens que vous, et de sentimens aussi élevés, aussi délicats que les vôtres, languissent dans la pauvreté, mangent un pain et dur et grossier, humecté par leurs larmes, ou sont près de succomber à un travail au-dessus de leurs forces. Pensez aux mauvais jours du pauvre Ludovico, et cherchez à soulager la misère qui sera peut-être un jour votre partage; car si le pauvre peut s'enrichir, on a des exemples aussi que le riche peut devenir pauvre. Mais lors même que cela n'arriverait pas, joignez à toutes vos jouissances la plus douce de toutes, celle de consoler l'affligé, de relever le malheureux.

Si vous l'êtes vous-même, si comme Ludovico vous avez à gémir des infortunes et des torts de vos parens, et de votre propre misère, que son exemple vous donne du courage. Apprenez de son histoire que dans les plus sévères épreuves on trouve de la force pour les supporter dans la foi et la résignation, et de la consolation dans la prière et dans une parfaite confiance en la bonté de Dieu; que le malheur et la pauvreté peuvent être adoucis par la patience, le travail et la persévérance; que le bonheur peut arriver d'un jour à l'autre par des moyens qui nous sont inconnus, et que du moins une bonne conduite soutenue, l'amour filial, la bonne foi, l'assiduité au travail trouvent tôt ou tard leur récompense, et assurent au moins l'estime et la bienveillance universelle.

Si telle est l'impression qui vous

reste de cette lecture, je n'aurai pas écrit, et vous n'aurez pas lu en vain. Nous n'aurons aucun regret d'avoir pleuré et de nous être réjouis ensemble sur les malheurs et le bonheur du fils d'*un homme de génie*. Que ce titre et le triste sort de son père vous apprennent aussi à ne pas vous glorifier de vos talens et de votre esprit, qui ne sont qu'un piége dangereux lorsqu'ils ne sont pas dirigés par la raison et la vraie piété.

FIN.

Imprimerie de Mad. V^{e}. PERRONNEAU, quai des Augustins, n°. 39.

